98-84392-26

Bourse des sociétés coopératives ouvrières...

Une œuvre sociale

Paris

1899

98-84392-26
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

334
Z
v.2

Bourse des sociétés coopératives ouvrières de consommation.
Une œuvre sociale; rapport de la délégation de la Bourse coopérative, à l'inauguration du troisième four de la Verrerie ouvrière d'Albi, le 24 septembre 1899... Paris, Allemane, 1899.
72 p. ports. 17½ cm in 21½ cm.

Preface signed: Jean Jaurès.
Volume of pamphlets

Only Ed

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 4-7-98 INITIALS: KA

TRACKING # : 32732

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

BIBLIOGRAPHIC IRREGULARITIES

MAIN ENTRY: Bourse des sociétés coopératives ouvrières de consommation

Une œuvre sociale

Bibliographic Irregularities in the Original Document:

List all volumes and pages affected; include name of institution if filming borrowed text.

_____ Page(s) missing/not available: _____

_____ Volume(s) missing/not available: _____

__X__ Illegible and/or damaged page(s): p.6

_____ Page(s) or volume(s) misnumbered: _____

_____ Bound out of sequence: _____

_____ Page(s) or volume(s) filmed from copy borrowed from: _____

_____ Other: _____

_____ Inserted material: _____

TRACKING#: MSH32732

No 2

Bourse des Sociétés coopératives ouvrières de consommation

SIÈGE SOCIAL : 144, rue du Chemin-Vert, PARIS

UNE ŒUVRE SOCIALE

RAPPORT

DE LA

DÉLÉGATION DE LA BOURSE COOPÉRATIVE

A L'INAUGURATION

du Troisième four de la Verrerie ouvrière d'Albi

LE 24 SEPTEMBRE 1899

PRIX : 30 Centimes.

PARIS

IMPRIMERIE JEAN ALLEMANE

(Commandite d'ouvriers syndiqués)

51, RUE SAINT-SAUVEUR, 51

1899

Bourse des Sociétés coopératives ouvrières de consommation

SIÈGE SOCIAL : 144, rue du Chemin-Vert, PARIS

UNE ŒUVRE SOCIALE

RAPPORT

DE LA

DÉLÉGATION DE LA BOURSE COOPÉRATIVE

A L'INAUGURATION

du Troisième four de la Verrerie ouvrière d'Albi

LE 24 SEPTEMBRE 1899

PRIX : 30 Centimes.

PARIS

IMPRIMERIE JEAN ALLEMANE

(Commandite d'ouvriers syndiqués)

51, RUE SAINT-SAUVEUR, 51

1899

PRÉFACE

CONFIANCE!

C'est une excellente pensée qu'ont eue mes camarades de réunir en volume les documents qui résument la vie de la Verrerie ouvrière, le long effort des verriers et du prolétariat tout entier pour arracher la victoire au grand patron orgueilleux et tyrannique. Il m'est impossible de penser, sans une émotion profonde, aux jours de lutte et d'épreuve de la grande grève de Carmaux ! Que d'angoisses, que d'incidents dramatiques, mais surtout, chez la plupart des verriers, quel courage inflexible, quelle foi en l'avenir !

Ils ont eu raison d'espérer et de croire. La Verrerie ouvrière est désormais à l'abri des violences et des surprises ; elle grandit d'un mouvement continu et elle réalisera bientôt le type d'un grand établissement industriel, propriété commune des prolétaires.

Elle aura rendu un triple service. D'abord, elle aura montré que les ouvriers français ne sont pas seulement capables des magnifiques élans révolutionnaires, mais qu'ils sont capables aussi de la suite dans les efforts, de la continuité dans les entreprises.

Pierre à pierre, sans se lasser et se décourager jamais, il ont édifié l'usine, et les camarades choisis par eux dès la première heure pour la diriger et l'administrer sont aujourd'hui, comme au premier jour, investis de la pleine confiance de tous les verriers ! Pas de querelles, pas de rivalités, pas d'intrigues, une même pensée et une même volonté chez tous les travailleurs, s'exerçant au maniement des grandes affaires et au gouvernement de la production.

En second lieu, la Verrerie ouvrière est devenue comme un foyer d'appel, comme un centre de ralliement de toutes les forces prolétariennes. Tous les socialistes, quelle que fût leur organisation, tous les Syndicats se sont rencontrés à ses fêtes, comme ils s'étaient unis pour la soutenir aux jours difficiles, et les Coopératives qui, lors de la grève de Carmaux sont entrées dans le vif mouvement ouvrier, n'ont pas cessé, depuis cet instant, de s'intéresser d'une manière efficace à cette Verrerie ouvrière, dont elles eurent la première idée. C'est à l'occasion de cette œuvre prolétarienne que s'est dessiné tout d'abord l'admirable mouvement qui conduit au socialisme les forces de coopération.

Enfin la Verrerie ouvrière, si elle est soumise nécessairement aux lois essentielles du régime capitaliste, dont il faudra éliminer le principe même pour en éliminer tous les effets, n'en est pas moins, en plein capitalisme, une sorte d'ébauche communiste. Propriété commune du prolétariat organisé, elle est un de ces types intermédiaires qui, dans l'ordre de la propriété comme dans l'ordre de la vie, annoncent et préparent les formes nouvelles. Il faudrait être bien naïf et bien étourdi pour s'imaginer que ces tentatives partielles et forcément hybrides

Les citoyens Jaurès et Géraud-Richard

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Pierre à pierre, sans se lasser et se décourager jamais, il ont édifié l'usine, et les camarades choisis par eux dès la première heure pour la diriger et l'administrer sont aujourd'hui, comme au premier jour, investis de la pleine confiance de tous les verriers ! Pas de querelles, pas de rivalités, pas d'intrigues, une même pensée et une même volonté chez tous les travailleurs, s'exerçant au maniement des grandes affaires et au gouvernement de la production.

En second lieu, la Verrerie ouvrière est devenue comme un foyer d'appel, comme un centre de ralliement de toutes les forces prolétariennes. Tous les socialistes, quelle que fût leur organisation, tous les Syndicats se sont rencontrés à ses fêtes, comme ils s'étaient unis pour la soutenir aux jours difficiles, et les Coopératives qui, lors de la grève de Carmaux sont entrées dans le vif mouvement ouvrier, n'ont pas cessé, depuis cet instant, de s'intéresser d'une manière efficace à cette Verrerie ouvrière, dont elles eurent la première idée. C'est à l'occasion de cette œuvre prolétarienne que s'est dessiné tout d'abord l'admirable mouvement qui conduit au socialisme les forces de coopération.

Enfin la Verrerie ouvrière, si elle est soumise nécessairement aux lois essentielles du régime capitaliste, dont il faudra éliminer le principe même pour en éliminer tous les effets, n'en est pas moins, en plein capitalisme, une sorte d'ébauche communiste. Propriété commune du prolétariat organisé, elle est un de ces types intermédiaires qui, dans l'ordre de la propriété comme dans l'ordre de la vie, annoncent et préparent les formes nouvelles. Il faudrait être bien naïf et bien étourdi pour s'imaginer que ces tentatives partielles et forcément hybrides

Les citoyens Jaurès et Gérault-Richard

dispenseront le prolétariat du grand effort de rénovation totale et de la prise de possession directe et complète du pouvoir. Mais il faudrait être bien sectaire pour nier qu'un exemple de propriété commune et prolétarienne, fonctionnant et prospérant sous le contrôle des ouvriers dans le milieu capitaliste, puisse servir au mouvement des idées, à l'émancipation des cerveaux et au progrès du socialisme.

Par toutes ces raisons, il faut se féliciter bien vivement que la Verrerie ouvrière ait réussi, en dépit des calomnies et des haines, et il faut considérer comme un devoir essentiel de travailler sans relâche à la défendre et à l'agrandir.

JEAN JAURÈS.

RAPPORT

DE LA

DÉLÉGATION DE LA BOURSE COOPÉRATIVE

à l'Inauguration du 3e four de la Verrerie ouvrière d'Albi

Comme il y a deux ans, la Bourse des Sociétés coopératives de consommation a tenu à être représentée à l'inauguration du troisième four de la Verrerie ouvrière qui est en grande partie son œuvre.

Au questionnaire lancé à cet effet, les Sociétés ci-dessous ont manifesté le désir de se faire représenter d'abord comme étant adhérentes à la Bourse, d'autres n'appartenant pas à notre organisation nous donnèrent mandat de les représenter. Elles avaient également souscrit pour contribuer à la grande manifestation ouvrière, qui a consacré la puissance du prolétariat organisé dans la lutte de classes, qui divise si ardemment la bourgeoisie capitaliste et le prolétariat en cette fin de siècle.

Ces Sociétés sont les suivantes :

L'Amicale du XVIIIe, l'Avenir de Vaugirard, la Concorde ; l'Economie Parisienne ; la Famille, rue Malar ; la Laborieuse, rue du Chemin-Vert ; la Ménagère ; l'Union du XIXe ; la Thémis ; le Bel-Air ; l'Union fraternelle d'Auteuil ; l'Utilité sociale ; l'Union des Travailleurs d'Arcueil-Cachan ; la Solidarité du XVIIe ; l'Espérance des Ve et XIIIe ; l'Economie du Ve ; la Vigilante ; la Prévoyante du XVIIIe : la Ruche du XIVe ; la Glaneuse parisienne ; l'Union ouvrière du XIIIe ; la Confiance, de Courbevoie ; le Progrès, de Gentilly ; l'Union coopérative d'Ivry ; la Garennoise ; l'Alliance des travailleurs, de Levallois-Perret ; la Lilasienne ;

l'Union Montrougienne ; l'Union des Ménagères, de Saint-Denis ; l'Economie, de Saint-Maur ; l'Abeille suresnoise ; la Fraternelle, de Port-Marly ; l'Espérance, de Rueil ; la Prolétarienne, d'Argenteuil ; l'Union fraternelle des travailleurs d'Issy ; les Persévérants de Saint-Denis ; la Coopérative, d'Ermont ; l'Union des travailleurs, de Deuil ; la Fraternelle, de Pontoise ; l'Egalité, de Saint-Denis ; la Solidarité, d'Asnières ; la Famille, de Bougival ; la Lutèce ; l'Avenir du Haut-Montreuil ; la Probité ; l'Union amicale du XVe ; la Coopérative, de Choisy-le-Roi ; la Liancourtoise ; la Fraternelle, de Vanves ; l'Avenir, de Béatus ; la Coopérative, de Montlignon ; la Coopérative, de Coulommiers ; le Progrès social, de Sceaux ; la Solidarité, de Montmorency ; l'Economie meldienne ; la Maison du Peuple, de Boulogne ; l'Union ouvrière du XIVe ; le Restaurant coopératif, rue Broca ; les Equitables ; la Gauloise ; la Société des Ouvriers en instruments de précision, 37, rue de Vanves ; l'Epargne, de Crespy-en-Valois ; l'Avenir d'Angers-Doutre ; l'Union ouvrière de Tarbes ; la Fraternelle, de l'Arbresle (Rhône) ; la Ruche, d'Herblay.

En plus de ces Sociétés, les Sociétés suivantes, appartenant à la Bourse coopérative, s'étaient fait représenter personnellement :

L'Avenir de Plaisance ; l'Egalitaire ; la Revendication, de Puteaux ; la Prévoyante, des Prés-St-Gervais ; l'Avenir, de Malakoff ; la Famille rennaise ; la Ruche lavalloise.

D'autres Sociétés comme l'Avenir social de St-Denis ; la Fraternelle, de Saint-Claude ; la Société de sacs en papier, rue de Gergovie, 43 ; la Moissonneuse ; l'Union, de Lille, dont le citoyen Samson, délégué, représentait la Fédération des coopératives du Nord, de l'Aisne, du Pas-de-Calais et de la Somme ; l'Union d'Amiens, s'y étaient fait représenter également.

La délégation de la Bourse coopérative était composée de cinq membres : les citoyens Guillemin, secrétaire de la Bourse ; Nectoux, du Progrès social de Sceaux ; Lasset, de la Probité ; Clozard, de l'Utilité sociale, et Béguin, de la Coopérative d'Ermont.

C'est cette Commission qui, chargée d'élaborer un rapport, a recherché tous les documents, s'est entourée de tous les renseignements qu'elle a pu se procurer sur place, en un mot, a cohésionné tout ce qui peut être utile pour contribuer à la prospérité de la Verrerie en particulier et de l'émancipation prolétarienne en général.

Nous avons tenu à nous rendre un compte exact de la situation de la Verrerie ouvrière, en questionnant de nombreux ouvriers pour avoir tous les renseignements sur la lutte entreprise depuis la fondation de l'œuvre. Pour avoir une idée bien nette des événements qui s'étaient passés dans cette partie de la France et vous les communiquer, nous avons cru de notre devoir de pousser notre voyage jusqu'à Carmaux, afin de prendre sur place tous les renseignements nécessaires.

C'est donc l'histoire de la Verrerie ouvrière, que nous allons vous rapporter avec celle de la grève qui l'a précédée.

Pour qu'elle soit complète nous nous servirons des études déjà faites soit par le Conseil d'administration de la Verrerie, soit de celles de M. Léon de Seilhac dans sa *Grève de Carmaux*. Nous y ajouterons surtout des renseignements et des faits inédits puisés auprès de ceux qui ont vécu la grève et n'ont pas abandonné un seul instant l'œuvre du prolétariat, aux fondateurs même de cette admirable conception.

GRÈVE DE CARMAUX

Nous commençons donc par analyser les causes de la grève, grève voulue et recherchée par Rességuier.

Tous, vous vous rappelez que Marien Baudot, venant d'être désigné par ses camarades de travail pour les représenter au Conseil d'arrondissement, le patron trouva comme prétexte de déclarer la guerre ouverte par le renvoi de Baudot et de Pelletier, à la suite de leur délégation au Congrès des verriers de Marseille.

Baudot représentait à ce Congrès les Verriers de

Carmaux, et Pelletier les Verriers du Bousquet-d'Orb, autre usine appartenant à Rességuier et située dans le fond de l'Hérault, dans un charmant pays montagneux.

Avant de partir ces délégués avaient fait comme précédemment, ils avaient mis des remplaçants à leurs places, système adopté et reconnu dans toutes les verreries.

Après ce renvoi, le Syndicat des verriers se réunit et nomma une délégation chargée d'aller demander la réintégration de Baudot.

Devant le refus du directeur, les verriers se réunissent à nouveau et décident une nouvelle démarche. A cet effet, la lettre suivante est remise au directeur :

« La Chambre syndicale des ouvriers verriers de Carmaux, réunie en assemblée générale le 31 juillet 1895 a décidé, à l'unanimité, la cessation du travail, si le camarade Baudot n'était pas réintégré à l'usine. Elle a décidé, en outre, de vous donner le temps nécessaire pour vider les bassins, si vous le jugiez utile. Nous vous prions de bien vouloir nous faire parvenir par écrit votre décision. »

M. Moffre répondit :

« Je vous accuse réception de votre lettre. La décision prise à l'égard de Baudot est irrévocable, et il importe peu que les bassins soient vidés. »

Au reçu de cette lettre, la Commission déclara au nom du Syndicat que le travail ne serait pas repris le soir.

Le 1er août, le député de Carmaux, le citoyen Jaurès, demandé par dépêche, est arrivé. Il assiste à la réunion des verriers et leur donne de bons conseils, en leur disant de ne pas continuer la grève, qui a été voulue par Rességuier pour détruire le Syndicat. Il croit que les verriers sont tombés dans un piège préparé depuis longtemps pour briser l'arme qu'ils ont entre les mains : leur bonne organisation.

Il sait que l'industrie du verre traverse une crise pénible et qu'un stock considérable de bouteilles, dans les magasins de l'usine, peut permettre à la direction un

long chômage. Bref, il tente une démarche auprès du directeur.

Le 2 août, les ouvriers se réunissent à nouveau et réclament l'arbitrage. Trois jours après, Rességuier refusait sèchement.

Sur l'indication de Jaurès, les verriers décident de reprendre le travail. « Nous avons décidé à l'unanimité, télégraphient-ils à M. Rességuier, de reprendre le travail aux conditions fixées par vous. Nous ferons vivre sur nos salaires Pelletier et Baudot. »

Rességuier répond : « Grève ayant été déclarée sans motif, je m'en tiens à l'avis affiché ce jour. Verrons moment venu dans quelles conditions travail pourra reprendre. »

Ici se termine la première grève, la grève ouvrière ; la grève patronale commence. La direction de l'usine tenait sa grève et ne voulait pas la laisser échapper. Là se dessinait le plan mûri par le grand potentat de Carmaux.

Voici le laconique et sévère avis affiché, le 7 août, à la porte de l'usine :

« Les ouvriers des verreries de Carmaux ayant quitté le travail sans motif, l'usine est fermée de ce fait.

« La Société, dans leur intérêt, croit devoir les avertir qu'elle ne peut prévoir quand et dans quelles conditions la réouverture aura lieu.

« A chacun, par conséquent, de prendre tel parti qu'il lui convient. »

A partir de ce moment, Rességuier devenait l'affameur par un bas calcul.

Ce fut la grève, la lutte terrible des ventres vides. On connut alors les plaintes des femmes, les pleurs des enfants. Plus tard vinrent les brutalités policières, les excitations à la violence.

Malgré l'admirable solidarité, le grandiose dévouement du prolétariat tout entier, un état de surexcitation extrême gagnait un grand nombre de nos camarades, et de terribles représailles pouvaient éclater. On venait de renfermer pendant toute une nuit, au siège social, les représentants du peuple, préalablement fouillés, qui étaient accourus à l'appel des ouvriers ; la caisse était

cambriolée, et nos amis Charpentier, trésorier, et Davidou, trésorier adjoint, étaient arrêtés, semant ainsi la terreur dans le pays.

Nous croyons qu'il est utile de donner quelques renseignements sur un des faits les plus saillants de la grève de Carmaux, peu connu du public.

Le préfet Doux, l'homme de la réaction, avait décidé de frapper un grand coup. C'était d'arrêter les députés présents d'une part et de l'autre s'emparer de la caisse des grévistes.

Il commença par les travailleurs, en faisant perquisitionner chez le trésorier et le trésorier adjoint.

Furieux de ne pas avoir mis la main sur la caisse, il les arrêta tous les deux. Quelques heures après, profitant que le Comité de la grève était en séance avec les députés, il enferma tout le monde à l'hôtel Malaterre, où se trouvait situé le siège du Syndicat.

Là encore il en fut pour ses frais et ne trouva pas l'argent. Mais il se vengea en faisant fouiller ceux qu'il tenait. Les lettres personnelles et intimes de chacun furent lues par les policiers. C'est ainsi qu'ils prirent connaissance de lettres de Mme Jaurès adressées à son mari.

Avec le député de Carmaux se trouvaient les citoyens Gérault-Richard, Groussier et Toussaint, députés; Soulié, conseiller général de Carmaux; Roché, correspondant de la *Petite République*, et le citoyen Andrieu, avocat à Albi.

Pendant tout le temps que dura la vilaine besogne, le citoyen Toussaint ne put s'empêcher de dire à chaque instant aux policiers :

— Quel sale métier vous faites-là ! Pour tout l'or du monde je ne voudrais jamais descendre aussi bas ! Il faut peu se respecter pour être mouchard !

Les commissaires spéciaux présents n'en continuèrent pas moins sans sourciller.

Enfin on laissa les délégués seuls toute la nuit, se contentant de veiller aux issues. Les enfermés ne pouvant dormir cherchèrent une distraction. Un seul volume était dans la chambre, le citoyen Jaurès se mit en devoir de le lire et de le commenter.

Les agents, aux aguets, furent très intrigués ; ils

écoutèrent en silence. Le lendemain les journaux de la réaction inséraient que les députés présents à Carmaux allaient se venger en frappant d'un coup décisif et révolutionnaire leurs adversaires. Ils disaient que toute la nuit ils avaient comploté en employant de grands mots.

Jaurès avait lu et commenté les *Châtiments*, de Victor Hugo, qui s'étaient trouvés là à propos.

On n'osa pas aller plus loin parce qu'il y avait division entre le préfet et les magistrats. Le lendemain la liberté était rendue aux prisonniers et l'on évitait ainsi une fois de plus de verser le sang.

Au reçu de ces nouvelles, l'effervescence était grande à Paris. C'est alors que les Organisations parisiennes, sur l'initiative de la Fédération des Travailleurs du Livre et du Syndicat national des Chemins de fer, décidèrent de soutenir non seulement financièrement — (ce devoir ils le remplissaient depuis le commencement de la lutte) — mais aussi moralement les exploités de l'affameur Rességuier.

Une réunion des Syndicats eut lieu à la salle Jules, boulevard Magenta, au moment où les faits que nous venons de raconter se passaient à Carmaux.

Après une discussion assez longue, il fut décidé que le citoyen Hamelin partirait immédiatement avec un autre délégué. Plusieurs noms furent mis en avant pour le deuxième délégué, mais pour des raisons diverses les camarades se récusèrent.

C'est alors que le citoyen Guérard proposa un administrateur du Syndicat des Chemins de fer, le citoyen Lejard, conseiller municipal à Cette. Une dépêche lui fut envoyée pour qu'il se trouvât à Albi au moment où Hamelin y passerait, afin de lui donner le mandat et les ordres nécessaires.

Quand les deux délégués de Paris arrivèrent à Carmaux, il y avait à la gare une soixantaine de gendarmes à cheval et à pied, car le train qui amenait les délégués contenait un premier convoi de quelques renégats et l'on voulait éviter le contact de ceux-ci avec les verriers.

Pour bien comprendre la situation, il faut dire que l'hôtel Malaterre fait le coin de la rue de la Gare et de

la petite place de la Gare. De ce côté il y a une grille assez haute, distante de la maison de deux à trois mètres, où les consommateurs du café peuvent respirer à leur aise.

Pendant la grève cet espace entre la grille et la maison avait été baptisé la « Fosse aux lions ». C'était là que les verriers se mettaient en observation pour voir les descentes du train, ainsi que les allées et venues de ceux qui entraient à la verrerie Rességuier, située en face.

Quand un événement devait se produire, les gendarmes collaient le derrière de leurs chevaux aux grilles, de façon qu'en se serrant les verriers ne pussent rien voir. Il suffisait que cette manœuvre fut exécutée pour que les grévistes s'arrangeassent de façon à voir les événements. Aussi montaient-ils sur les épaules les uns des autres pour dépasser les chevaux et voir entre chaque gendarme ce qu'on voulait leur cacher.

C'est ainsi que le citoyen Hamelin fut reconnu par le camarade Aucouturier, qui l'avait déjà vu à un Congrès, et que malgré gendarmes et policiers, les délégués de Paris furent accueillis aux cris cent fois répétés de : Vive Paris ! Vive la Sociale ! Vivent les délégués !

Ecoutons maintenant ce que disent les Verriers aux Organisations parisiennes au sujet de cette délégation :

« En ce moment critique, où un nouveau Fourmies se préparait, mais plus terrible que le premier, par les excitations de trois mois de grève, vous n'hésitiez pas à nous envoyer deux délégués de Paris, pour nous assurer que la France ouvrière était d'accord avec nous, et que si du sang était versé, il ne devait pas y avoir que le nôtre, prouvant ainsi que la lutte entre le travail et le capital n'a pas de barrières. Jamais nous n'oublierons cet acte de solidarité, et nous conservons aujourd'hui, comme au premier jour, toute notre sympathie et notre confiance à ceux qui n'ont pas reculé devant le danger et sont venus nous apporter vos vœux en des paroles réconfortantes. Merci aux amis Hamelin et Lejard ; Merci à vous, qui les avez envoyés près de nous.

« Pendant un mois, vos mandataires ont mené journellement la lutte avec les élus socialistes, en butte à

toutes les tracasseries policières, nous soutenant continuellement de leur présence, de leurs paroles enthousiastes, venant de vous tous, les travailleurs, les exploités. »

Malgré tous les efforts, malgré toutes les tentatives de conciliation, la lutte se continuait et devenait de plus en plus aiguë. Aidé par la police, le gouvernement et la magistrature, Rességuier multipliait les excitations ; nos amis les plus en vue, ceux du Comité syndical, étaient arrêtés et condamnés à la prison, pour avoir défendu le pain de leurs familles contre un exploiteur qui, en peu de temps, avait fait une fortune éhontée.

Pour prouver que nous n'exagérons rien, citons un passage du livre de M. de Seilhac, « *Une Enquête sociale* » :

« Si la ville est loin d'être gaie en temps ordinaire, en temps de grève elle est plus que maussade. Chaque arrivée de train — c'était la distraction de la journée — était impatiemment attendue par les grévistes, massés derrière la grille du café de l'Hôtel Malaterre, pendant que des gendarmes, revolver à la ceinture, longeaient cette grille en bougonnant et roulant des yeux menaçants.

« Dans la rue de la Gare, qui est la grande artère de Carmaux, et des deux côtés de laquelle se regardent l'hôtel et la verrerie, des gendarmes bottés et armés circulaient deux par deux, interdisant tout rassemblement et même les regards indiscrets aux fenêtres de l'Hôtel Malaterre. Parfois, ils faisaient fermer les fenêtres, d'autres fois ils faisaient circuler dans le couloir intérieur de l'Hôtel. Un brave commis-voyageur, qui avait la figure collée aux vitres de la fenêtre de la salle à manger vit un gendarme traverser la rue, et lui indiquer du geste qu'il ferait mieux d'aller satisfaire ailleurs sa curiosité.

« J'ai été témoin de tous ces petits faits. »

Quand vint devant le tribunal correctionnel d'Albi le procès d'Aucouturier, poursuivi pour avoir dit dans une réunion : « S'il vient des soldats, nous mettrons nos poitrines devant leurs bayonnettes ! », le procureur

Bertrand fut d'une violence inconnue jusqu'à ce jour. En désignant le citoyen Jaurès qui assistait aux débats, il s'écria :

« C'est cet homme, messieurs les juges, qui pervertit les esprits par ses idées malsaines, et, sans doute, par sa présence ici, présage des outrages futurs, il a tenté d'exercer sur vous une pression déloyale. Vous résisterez, nous résisterons. Le monde même en s'écroulant ne nous effraiera pas : *Impavidum ferient ruinæ*. Et, suivant une autre parole célèbre : « Les injures de cet homme n'arriveront pas à la hauteur de notre mépris. »

Puis il ajouta : « Tant que cet homme sera député de Carmaux, nous vous condamnerons ».

Aucouturier fut condamné à six mois de prison ; puis ce fut Gidel et bien d'autres. Au point qu'un gréviste fut condamné à 24 heures de prison *« pour avoir regardé un gendarme »*. Un autre jour on arrêtait pour *tapage nocturne, un muet* (textuel).

Cependant, à la suite de ces incidents, l'excitation était à son comble dans la ville de Carmaux. Les mineurs, nombreux dans cette ville, qui soutenaient ostensiblement les verriers, voulaient, d'accord avec ceux-ci, en finir une bonne fois. Les réunions de chaque jour devenaient de plus en plus difficiles à tenir par l'état d'esprit des grévistes.

C'est à cette époque qu'intervint l'interpellation du citoyen Jaurès sur la grève de Carmaux, interpellation où le vaillant député socialiste parla pendant cinq heures. Le ministère Ribot ne fut pas renversé, mais il était grièvement blessé. La Chambre, honteuse de ne pas avoir fait son devoir, et prise de remords, abattait ce ministère de réaction le lendemain. La grève de Carmaux l'avait tué.

Les verriers se souviendront toujours de ces journées d'effervescence où près de quatre mille familles attendaient impatiemment les nouvelles de Paris pour savoir quelle conduite tenir.

Successivement ils apprenaient la victoire du gouvernement et le tamponnement d'un train où se trouvaient les élus socialistes revenant à Carmaux ; ce ne fut qu'un cri dans la ville : « On a voulu tuer nos députés socialistes. » Déjà des groupes se formaient et

les conversations ne portaient que sur la vengeance à tirer. Les mots d'incendie et de mort revenaient à chaque instant. Les mineurs parlaient de quitter le travail pour se joindre aux verriers et exterminer gendarmes et dragons présents.

Grâce au sang-froid des délégués ouvriers, seuls présents, les grévistes restèrent en permanence à la salle de réunion et, à huit heures du soir, après dix heures de retard, les élus socialistes faisaient leur entrée à Carmaux. Une heure après, ils apprenaient la chute du ministère et la nomination d'un enquêteur sur la grève.

La joie fut de courte durée, car, après quatre jours de négociations, la situation était la même. Deux alternatives restaient en présence : la violence ou une solution pacifique.

Nous pouvons affirmer, citoyens, que les deux moyens ont été examinés sérieusement et que, si la violence a été écartée, c'est parce que les verriers avaient la certitude que la France ouvrière n'était pas suffisamment organisée pour faire sa Révolution ; sans cela, ils n'auraient pas hésité un seul instant à donner le signal du combat qui peut amener notre émancipation.

Mais à quoi bon verser le sang sans aucun résultat pour les exploités ? Ah ! certainement, les cent et quelques gendarmes présents sur le lieu de la lutte, ainsi que l'escadron de dragons, n'auraient pas été un obscle bien difficile à vaincre pour les milliers de verriers et mineurs excités et prêts à tous les sacrifices. C'était l'incendie à l'usine et au château, c'était la mort dans les rues ; c'était le triomphe pour le premier jour. Et après ?

Le lendemain l'armée accourait, et malheureusement on voyait une fois de plus les travailleurs enrégimentés, tirer sur leurs frères de travail ; les cadavres s'amoncelaient et il ne restait plus aux veuves et aux orphelins que les yeux pour pleurer. La France ouvrière apprenait l'effort fait par Carmaux, mais restait inactive, en comptant une lâcheté de plus à l'actif de la classe bourgeoise. Les grévistes ont préféré garder leurs forces pour le moment venu, où tous ensemble, nous tenterons l'effort commun.

Avant d'entrer dans l'explication de la création de la

Verrerie Ouvrière, nous croyons utile de vous faire connaître la façon dont la répartition des secours a été faite pendant toute la durée de la grève. Les adversaires même des grévistes ont été forcés de reconnaître que les distributions avaient été organisées d'une façon rationnelle. Voici le texte de l'affiche qui avait tout réglé :

Distribution de secours

CAMARADES.

Le Comité de défense, d'accord avec l'assemblée générale des verriers et similaires, a décidé de faire une première répartition des fonds provenant des généreuses souscriptions qui nous ont été envoyées pour soutenir la lutte contre notre affameur.

En principe, toutes les victimes de la cessation du travail ont droit à prendre part à cette répartition.

Mais, pour répondre à l'élan de solidarité et d'esprit de sacrifice qui se manifeste d'une façon si éclatante dans tout le prolétariat, le Comité fait appel à toutes les générosités. Il espère que les camarades qui ont pu se procurer du travail ou bien qui, par eux-mêmes ou par leur famille, disposent de quelques ressources, auront à cœur d'abandonner leur quote-part à la caisse de la grève.

Des listes seront dressées sur lesquelles seront inscrits les noms des camarades qui donneront une pareille preuve de dévouement.

La répartition sera faite dans les conditions suivantes :

ARTICLE PREMIER. — Les chefs de famille, c'est-à-dire les mariés, les femmes veuves ayant des enfants, les aînés d'orphelins ou d'enfants de père infirme, les garçons en pension vivant en dehors de leur famille, auront droit à une part.

ART. 2. — Les femmes veuves ayant des enfants qui travaillent, les garçons non chefs de famille, âgés de plus de seize ans, recevront une demi-part.

ART. 3. — Les jeunes gens au-dessus de 16 ans, dont le père travaille au dehors de la verrerie, les jeunes gens au-dessous de 16 ans, les femmes ou filles qui travaillaient au moment de la cessation du travail, toucheront un quart de part.

ART. 4. — Tout chef de famille ayant à sa charge des enfants qui ne travaillent pas, recevra une allocation de 0 fr. 15 par franc et par tête d'enfant.

ART. 5. — Les ouvriers qui ont quitté Carmaux avec toute leur famille, n'auront droit à aucun secours. Pour ceux dont la famille est encore à Carmaux, il sera attribué une demi part à la femme, en outre de l'allocation fixée pour les enfants ne travaillant pas à la verrerie.

ART. 6. — Toutes les victimes de la cessation du travail qui désirent participer à la répartition des secours sont invitées à se présenter à la Commission chargée de recevoir les inscriptions et qui siègera à la Chambre syndicale des mineurs, rue Victor-Hugo, 10, mardi 10 septembre et mercredi 11 septembre, de 8 heures à 11 heures du matin, et de 2 heures à 5 heures du soir.

Chacun devra être porteur de son livret d'ouvrier et aussi celui du Syndicat.

A Carmaux, le 9 septembre 1895.

Pour le Comité et par ordre :

Le Président, GERVIER. — Le Secrétaire, GIDEL.

Le Trésorier, CHARPENTIER.

Chaque distribution se faisait par quinzaine, chaque chef de famille avait 20 francs, 3 francs par tête d'enfant ; un enfant seul touchait 5 francs, au-dessus de 16 ans, 10 francs.

Il y avait 852 personnes à alimenter tant verriers que similaires et autres.

Mais là encore, il fallait prendre des précautions pour éviter l'invasion des policiers au moment de la paye qui se faisait dans la grande salle du Syndicat des mineurs. Voici comment on procéda à partir de l'arrestation du caissier :

Chaque délégué ou député présent prenait une certaine somme dans ses poches. Si on les arrêtait, ils pouvaient dire que l'argent leur appartenait et qu'ils étaient libres d'en disposer comme bon leur semblait.

Il n'y avait pas plus de trois à quatre comptes ensemble sur la table ; on les distribuait à l'appel nominal. Des estafettes étaient échelonnés dans la cour et la rue, si bien qu'à la première alerte tout disparaissait comme par enchantement. Quelquefois, la somme étant

trop lourde à emporter, un membre du Comité de la grève restait, avec une partie de la caisse, dans une maison amie à proximité, où on allait chercher les munitions.

Les députés qui ont apporté leur concours aux grévistes sont les citoyens Jaurès, Gérault-Richard, Baudin, Groussier, Toussaint, Chauvière, Antide Boyer, Desfarges, Millerand, Viviani et Fabérot, Le citoyen Gérault-Richard, surtout, est resté continuellement à son poste. Pendant toute la durée de la grève, il ne s'est pas absenté, à moins lorsqu'il s'est agi de venir apporter son concours à la Chambre au citoyen Jaurès, dans son interpellation sur la grève de Carmaux.

A signaler également la présence des citoyens Briand et Turot, et celle surtout du citoyen Andrieu, avocat à Albi. On ne saurait trop louer ce dernier pour le dévouement qu'il a apporté à la cause juste des verriers. Tous les procès ont été défendus par lui, et cela gratuitement. Le citoyen Andrieu est actuellement maire et député d'Albi. C'est une juste reconnaissance de ce qu'il a fait pour les travailleurs de Carmaux et d'Albi.

Le citoyen Turot, comme le citoyen Gérault-Richard, a été aussi un défenseur énergique des grévistes. Pendant plus d'un mois, journellement, il a été leur conseil. Lorsque les députés étaient forcés de s'absenter, c'était lui qui venait les remplacer.

Il nous est impossible de citer ce que chacun a fait, mais nous croirions manquer à notre devoir si nous ne disions pas que l'ouvrier Baudin, ancien député de Vierzon, est peut-être celui qui est le plus estimé à Carmaux, avec le citoyen Jaurès. Cela tient surtout à ce que Baudin a mené la grande grève des mineurs en 1892, avec une grande énergie.

VERRERIE OUVRIÈRE

Ce n'est qu'après la tentative de conciliation avortée que l'on parla sérieusement de construire une usine. Mais, qu'on le sache bien, cette idée avait germé déjà depuis quelque temps dans le cerveau des députés et délégués présents à Carmaux pendant la grève. A ce point que le citoyen Jaurès consulta le citoyen Hamelin sur cette question.

Ce dernier répondit au citoyen Jaurès que les Organisations parisiennes n'étaient pas pour l'Association de production qui, la plupart du temps, ne réussissait pas parce que les travailleurs manquaient de capitaux. Et lorsqu'elles triomphaient dès difficultés, c'était souvent au profit de quelques-uns, qui devenaient plus intolérables avec leurs frères de travail que les patrons qu'ils combattaient auparavant. A l'appui de sa thèse il cita quelques cas de Sociétés parisiennes.

Le citoyen Hamelin engagea donc les députés à chercher une autre combinaison, tout en promettant son appui pour faire adhérer les Organisations ouvrières parisiennes à la création d'une usine qui n'appartienne pas seulement aux verriers. Il s'engagea à chercher la solution avec les militants travailleurs de Paris.

C'est à ce moment que Rochefort écrivit dans l'*Intransigeant*, un article en faveur de la Verrerie aux verriers, disant qu'il se faisait fort de trouver 100,000 francs pour cette œuvre.

On conseilla aux verriers d'écrire à Rochefort en lui faisant croire qu'il avait eu le premier cette idée, car, disaient les députés présents, cet homme est très orgueilleux, il ne faut pas lui laisser supposer qu'un autre a eu cette conception, sans cela vous n'auriez pas un centime.

Rochefort répondit par l'envoi d'Ernest Roche, chargé de préparer en grand son entrée triomphale à Carmaux.

Celui-ci s'acquitta de sa tâche en faisant construire un superbe arc de triomphe à l'entrée de la cour condui-

sant à la salle de réunion. Des bouquets avaient été préparés pour être remis par des jeunes filles à l'heureux bienfaiteur qui apportait 100.000 francs.

Enfin, le grand jour arriva. Députés, militants et grévistes attendirent Rochefort à la gare et le conduisirent à son hôtel, où un bon repas avait été commandé. Sur son passage les femmes et les enfants le saluaient. Notre homme était heureux. Il connaissait une fois de plus les ovations. Dans sa bonne humeur, pendant le déjeuner, il permit à Ernest Roche quelques petites familiarités pour le récompenser d'avoir si bien fait les choses.

Puis tout le monde alla à la réunion, où la remise officielle, pompeuse des 100,000 francs devait être faite. D'abord Rochefort reçut en entrant quelques bouquets de jeunes filles, puis il prit place au bureau, à côté du président. La bienvenue lui fut souhaitée et les vivats unanimes lui prouvèrent qu'on comptait sur lui pour la création de l'usine.

A son tour Rochefort prit la parole, déclara qu'il apportait 100,000 francs au nom d'une généreuse bienfaitrice qui désirait garder l'anonyme, et agita un papier qu'il tenait dans sa main. Cela dura environ dix minutes, pendant lesquelles il répéta cinq ou six fois qu'il apportait 100,000 francs.

Le citoyen Charpentier, trésorier, placé à côté de Rochefort, avançait la main à chaque geste pour recevoir le précieux chèque, croyant qu'on lui versait cette somme. Il en fut pour ses frais, le chèque retourna d'où il était sorti, dans la poche de Rochefort.

Les verriers crurent à une méprise. Ils espéraient que le versement aurait lieu à un autre moment. Aussi l'enthousiasme continua toute la journée. Ce ne fut qu'après le départ du rédacteur en chef de l'*Intransigeant* qu'ils s'aperçurent qu'ils en étaient pour 150 francs de frais, pris dans la caisse de grève. Leur mécontentement fut grand d'avoir été ainsi mystifiés.

Pendant ce temps les délégués des Organisations parisiennes étaient rentrés à Paris. Une dépêche leur avait enjoint de revenir immédiatement, pour ne pas se trouver en contact avec Rochefort qui, continuellement,

avait combattu les Syndicats parisiens, ainsi que les militants ouvriers.

Des membres de Coopératives de consommation avaient, de leur côté, eu l'idée de former un Comité pour étudier les moyens de faciliter la construction de cette usine.

En effet, dans la réunion de la Bourse coopérative du 20 novembre 1895, tenue salle Petrelle, le vœu suivant est exprimé :

« Les Coopératives : l'Utilité sociale, la Lilasienne, l'Abeille suresnoise, l'Egalitaire, la Laborieuse, la Prévoyante de Montmartre, l'Union des transports, l'Union ouvrière, la Marmite, l'Avenir de Plaisance, la Ménagère, l'Ouvrière, l'Union sociale, l'Union ouvrière du XIIIe, la Bel-Air décident d'aider les verriers de Carmaux à se former en Coopérative, combattent la Verrerie aux verriers, qui amènerait fatalement la substitution de l'ouvrier capitalisant au patron capitalisant. »

C'est d'une façon unanime que le principe de la Verrerie ouvrière formulé dans un ordre du jour déposé par l'Avenir de Plaisance est adopté.

Le même jour, le citoyen Hamelin rendait compte de son mandat aux organisations syndicales, et celles-ci décidaient de se joindre aux Sociétés coopératives pour mener à bien la nouvelle entreprise.

La première réunion eut lieu salle Bérauger où un Comité d'action de quarante-cinq membres était nommé. Il se composait de quinze membres pour les Syndicats, et trente membres pour les Coopératives de consommation et de production, pris par moitié, auxquels furent délégués Charpentier et Gidel, verriers, afin d'étudier les voies et moyens pratiques pour fonder cette Verrerie.

Voici les noms de ceux qui composèrent le Comité d'action et les organisations auxquellles ils appartenaient :

Comité d'action de la Verrerie ouvrière de Carmaux

Siège Social: 110, rue Vieille-du-Temple

Le trésorier, V. Jaciard, du Syndicat des journalistes socialistes. — Le trésorier-adjoint, Granger, de l'Imprimerie

Nouvelle. — Le secrétaire, E. Guérard, du Syndicat national des chemins de fer. — Les secrétaires-adjoints, J. Pelloutier, de la Fédération des Bourses du Travail; Bertin, de la Marmite.

Olivier, de la Solidarité des Peintres. — Guillemin, de l'Avenir de Plaisance. — Stroobant, de l'Union des transports. — Bourderon, du Syndicat des tonneliers. — Chapuy, du Syndicat de la papeterie. — Charlot, du Cercle corporatif des mécaniciens de France. — Coignet, de la Ligue des employés d'octroi. — Desmars, de l'Union syndicale du bronze. — Desmazes, Syndicat des ouvriers ferblantiers. — Duchène, Société des reporteurs-lithographes. — Darène, Chambre syndicale des employés du gaz. — Hermelin, Fédération coopérative des mouleurs en métaux. — Girard, Fédération des Bourses du Travail. — Goriou, Fédération des Ouvriers charpentiers de la Seine. — Hamelin, Fédération des travailleurs du Livre. — René Marange, Syndicat de la Fédération nationale des voyageurs et représentants de commerce. — Paris, Fédération des ouvriers en voitures. — Louis Pascal, Chambre syndicale du cartonnage. — Maillé, Chambre syndicale des facteurs de pianos et orgues. — Pergay, Chambre syndicale des cochers de Paris et du département de la Seine. — Proust, de la Chambre syndicale des employés des omnibus. — Renaudin, Fédération des cuirs et peaux. — Andouillé, de l'Egalitaire. — Bertrand, de l'Egalité de Saint-Denis. — Bock, de l'Abeille suresnoise. — Couturat, de la Ménagère du XVIIIe arrondissement. — Taillade, de la Belleville loise — Le Pallec, des Solidaires de Montmartre. — Vallet, de la Prévoyante de Montmartre. — Yvetot, de l'Union économique de Bel-Air. — Niny, de la Coopérative la Picpus. — Cabé, de la Papeterie Moderne. — Courtaud, de l'Association des maçons de Paris. — Elie May, de la Société coopérative des fournitures militaires. — Lechat, de l'Association coopérative des tailleurs de glace. — Perrin, des Sacs en papier, 43, rue de Gergovie.

La réunion décida de lancer un chaleureux appel aux organisations ouvrières de la Seine pour réunir les fonds nécessaires à l'œuvre projetée.

La Verrerie ouvrière était née, et le Comité d'action, composé de délégués des Syndicats ouvriers, Coopératives de consommation et de production, fut chargé de réaliser cette œuvre, attaquée avec la dernière violence dès ses débuts par toute la presse capitaliste et patronale.

Dès les premiers jours les Coopératives de consommation de Paris marchaient de l'avant, indiquant le chemin à suivre aux Syndicats. Quelques-unes à qui la situation financière permettait des sacrifices, n'hésitèrent pas à voter des sommes assez importantes.

Citons-les :

La Moissonneuse	10.000
La Bellevilloise	8.000
L'Egalitaire	5.000
L'Union ouvrière	3.000
L'Avenir de Plaisance	1.000
L'Utilité sociale	500
La Laborieuse	1.000

A Carmaux, les verriers ne restèrent pas inactifs. Encouragés par les efforts que faisait le prolétariat parisien, ils décidèrent en assemblée générale de demander tous à reprendre le travail. Une liste des grévistes fut faite et portée à M. Moffre, directeur de l'usine Rességuier et gendre de celui-ci, par les camarades Renard, Salles et Oulmières; ce dernier similaire et les deux autres souffleurs.

Ils voulaient ainsi laisser le soin à Rességuier de choisir, par l'élimination, ceux qui travailleraient à la future usine.

M. Moffre leur répondit individuellement après les avoir classés par catégories, les uns devant être immédiatement employés, les autres dans un avenir prochain, certains à une époque si indéterminée qu'on ne pouvait l'indiquer, les derniers enfin étaient froidement remerciés.

Voici, à titre de document, le texte des lettres répondant aux quatre cas :

1re catégorie :

Monsieur,

J'ai reçu votre demande d'embauchage. J'ai l'intention de vous accepter dès la mise en marche du four 2, c'est-à-dire vers mercredi.

Je vous prie de vous présenter demain lundi, porteur de

votre livret de famille, au bureau de la verrerie, de 8 heures à 9 heures du matin.

Veuillez recevoir, monsieur, nos salutations empressées.

G. Moffre.

2e catégorie :

Monsieur,

Nous avons reçu votre demande d'embauchage à notre usine de Carmaux.

Nous ne pourrons vous donner du travail au moment de la mise en train du four u° 2, mais vous pouvez compter que nous vous appellerons à nos premiers besoins.

Veuillez, etc.

3e catégorie :

Monsieur,

Nous avons reçu votre demande d'embauchage à notre usine de Carmaux.

Nous ne pouvons vous donner du travail pour le moment, et nous ne pouvons pas davantage vous dire à quelle époque il nous sera possible de vous employer.

Veuillez, etc.

Enfin la 4e catégorie :

Monsieur,

Nous avons reçu votre demande d'embauchage à notre usine de Carmaux.

Nous avons le regret de vous faire connaître que vous ne devez pas espérer faire partie, à l'avenir, de notre personnel.

Veuillez, etc.

Du côté des verriers la situation était donc bien nette. Malheureusement, il n'en était pas de même à Paris. Pendant que les Coopératives, les Syndicats et les groupes socialistes font des efforts pour organiser une vaste tombola qui doit fournir le capital de 500,000 fr., nécessaire à la construction de l'usine, des socialistes préconisent la Verrerie aux verriers.

Pour rester dans notre rôle impartial laissons, sur ce sujet, la parole à M. de Seilhac :

« Mais la nouvelle création du prolétariat étant sous la direction des organisations parisiennes, des socialistes,

appartenant tous à la même école, se refusent à accepter l'idée de cette Verrerie ouvrière, « érigée à la honte du prolétariat » où les ouvriers seront exploités par d'autres ouvriers qui viendront accaparer le bénéfice de leur travail. C'est la négation même de leur chère formule : « A chacun le produit intégral de son travail. » Ils circonviennent le directeur de l'*Intransigeant* qui finit par se laisser convaincre et abandonne Jaurès et les organisations coopératives et syndicales. L'un d'eux, s'écrie, à la salle Barrat : « Je suis autorisé à déclarer que Henri Rochefort refuse absolument de verser à la Verrerie ouvrière les 100,000 francs qu'il a reçus pour la verrerie de Carmaux. Il ne remettra cette somme aux verriers qu'à la condition que ceux-ci en disposent librement, sans immixtion des autres corporations dans leurs affaires. En un mot, nous triomphons : Rochefort opte pour la Verrerie aux verriers ». Cette communication est accueillie avec enthousiasme et le « Comité d'union » décide aussitôt d'offrir ses services aux grévistes pour la constitution de la Verrerie aux verriers. Voici la lettre qui est aussitôt envoyée au secrétaire du Comité de la grève de Carmaux :

Je suis chargé de vous faire connaître, en vous priant de le porter à la connaissance de tous les ouvriers de Carmaux, que les organisations socialistes centrales de Paris (suit la liste des organisations de Paris et de province) ont formé un Comité d'union pour réclamer « la Verrerie aux verriers » uniquement administrée par les verriers de Carmaux eux-mêmes, sans immixtion dans le Conseil d'administration d'aucun citoyen pris en dehors d'eux, laissant aux verriers de Carmaux la libre disposition des bénéfices, sachant d'avance que leur honnêteté et leurs principes socialistes leur en dicteront un noble emploi.

Le Comité d'union est disposé à mener une vive campagne et à faire tous les efforts nécessaires pour joindre aux 100,000 francs de Henri Rochefort, destinés à la Verrerie aux verriers, d'autres capitaux importants permettant de compléter cette œuvre.

Le Comité se tient à votre disposition, pour vous aider dans ces conditions et, le jour où vous aurez jugé que sa manière de voir est la bonne, il fera appel à toutes les forces socialistes sincères de France pour faire triompher enfin votre cause.

Le Comité est absolument décidé à ne rien abandonner des revendications qu'il a formulées pour vous et que je vous ai signalées plus haut.

Rochefort lui-même se mit à traiter d'une façon grossière les organisations ouvrières parisiennes, dans son journal l'*Intransigeant*.

Voici ce qu'il écrivait à cette époque :

Pas si bête

Je vois, écrivait-il, que dans les réunions auxquelles je n'ai pas été convoqué, et à la suite de délibérations dans lequelles je n'ai pas été consulté, un groupe de possibilistes, plus remuant que nombreux, a commencé par déclarer que la somme de 100,000 francs, dont j'avais la disposition, devait servir à la grève générale et à la propagande, c'est-à-dire peut-être à l'achat de nouvelles cannes plombées, les anciennes étant hors d'usage.

Les syndicats possibilistes avaient donc pris la résolution énergique de m'exclure du Comité d'organisation de la Verrerie Ouvrière, ainsi que les groupes politiques. Cependant, par une condescendance réellement touchante, tout en me laissant, mes amis et moi, battre la semelle à la porte, ils daignaient accepter nos 100,000 francs.

Ils avaient habilement fixé à 500,000 francs le capital de la Société, qui, le quart en ayant été versé, se trouvait en mesure de fonctionner immédiatement ; seulement, les moyens qu'ils avaient imaginés pour trouver les 400,000 francs restant à parfaire étaient étranges : ils se disaient sûrs d'y arriver en faisant payer 20 centimes d'entrée dans toutes les réunions publiques. Ils avaient encore des lots avec tirages intermittents, et enfin, une émission d'actions que, naturellement, tout en apportant le quart du capital, je n'aurais pas plus droit de contrôler que le reste.

Les braves et confiants verriers du Tarn adhérèrent, au début, aux statuts de cette Société, qui n'en devenait une qu'à la condition de leur prendre leurs 100,000 francs, pour les faire entrer dans la caisse. Eh bien, je leur affirme, ici, que demain je les leur envoie par l'entremise de la Banque de France, où ils sont déposés, et que, dans leur probité et leur candeur, s'ils les versent à leur tour dans la caisse de la Société projetée, ils ne les reverront pas plus qu'ils ne verront les 400,000 francs qu'on fait miroiter à leurs yeux troublés.

Ces promesses étaient évidemment si chimériques qu'un

nombre toujours croissant de socialistes sincères, et qui ont d'autres arguments que des cannes plombées, viennent me rendre visite tous les jours pour me supplier de sauver les ouvriers de Carmaux du piège où ils sont prêts de tomber. J'ai eu le premier la pensée de répondre aux menaces du contrefacteur Rességuier, par une concurrence qui ferait des grévistes les égaux de leur ancien patron. C'est à ce but que nous devons tendre, et c'est pour ce résultat qu'il nous faut concentrer toutes nos forces. Mais amasser 100,000 francs pour arracher à la faim la population ouvrière de Carmaux et les voir servir aux élections des anciens souteneurs de Constans, ma foi non !

Pendant que le Comité d'action soutenait cette lutte, qui avait ébranlé un peu la confiance du prolétariat, un autre incident très grave avait lieu à Carmaux.

Nombreuses furent les questions à élucider, entre autres le choix judicieux de l'emplacement de la future usine devant répondre à toutes les nécessités économiques et offrir toutes les conditions permettant de lutter sans trop d'infériorité contre Rességuier.

Pour ce, il fallait que ce terrain fût à proximité de la voie du chemin de fer, aussi près que possible des carrières de sable et des mines de charbon et aussi pourvu d'eau potable en abondance.

Il fut impossible de trouver, à Carmaux, le terrain réunissant toutes les qualités requises.

Des considérations d'un autre ordre, et des plus importantes, s'opposaient à l'édification de la Verrerie Ouvrière à Carmaux. Rességuier ne s'était pas contenté d'être un grand exploiteur, il avait aussi obtenu de la Compagnie des Mines de Carmaux un traité par lequel celle-ci ne pouvait livrer du charbon à une autre verrerie que la sienne qu'à 2 fr. 50 la tonne plus cher que lui. Et comme pour deux fours on brûle vingt tonnes de charbon par jour, ce traité aurait coûté 50 francs par jour. A la mise en marche du troisème four, beaucoup plus grand que les deux premiecs, la consommation sera de 35 tonnes par jour. A la mise en marche du troisième four, beaucoup plus grand que les deux premiers, la consommation sera de 35 tonnes par jour.

Tout au contraire, à Albi, on trouva un terrain de trois hectares et demi environ, limitrophe du chemin de fer du

Midi et de la route départementale de Cordes (devenue avenue Dembourg) et à proximité des mines de charbon et des carrières de sable. En sus, ce terrain était riche en matériaux de construction, qui ont servi dans une large mesure, et, par là, ont fait réaliser de sérieuses économies : son prix était de 1 franc le mètre carré.

Nos amis carmausains s'émurent de ce projet et délèguèrent plusieurs camarades auprès du groupe socialiste de la Chambre pour faire revenir sur leur décision les verriers.

Un arbitrage fut proposé et accepté de part et d'autre, il fut composé des citoyens Turot et Baudin pour nos amis de Carmaux ; des citoyens Gérault-Richard et Viviani pour les verriers ; un cinquième, le citoyen Millerand, fut désigné par les arbitres eux-mêmes et appelé à les présider.

Après un examen approfondi, ils conclurent à l'installation de la Verrerie Ouvrière à Albi.

Nous ne nous appesantirons pas davantage sur ces incidents regrettables, tout en constatant que les organisations ouvrières parisiennes ont obtenu gain de cause devant l'opinion publique et que la Verrerie Ouvrière n'est plus discutée par personne.

Tout le monde se mit à la besogne avec une ardeur égale : Pendant qu'à Paris le Comité d'action organisait la tombola, premier noyau du capital, à Carmaux étaient étudiés les moyens pratiques.

Préalablement, un Conseil d'administration était nommé, composé de six verriers : Aucouturier, Charpentier, Gidel, Renard, Oulmière et Renou et, pour représenter les organisations ouvrières, les citoyens Hamelin (Fédération des Travailleurs du Livre), pour les Syndicats ; Andouillé (Egalitaire), pour les coopératives de consommation ; Granger (Imprimerie Nouvelle), pour les coopératives de production.

Enfin, un mois après la visite de Rochefort à Carmaux, celui-ci confiait une première somme de 40,000 francs, au citoyen Charpentier ; elle aida à acheter le terrain nécessaire à la construction de l'usine. Cette acquisition de trois hectares et demi de terrain, fut faite au nom de Charpentier, car Rochefort ne voulut pas que le don de Mme Dembourg servit à la Verrerie Ouvrière.

Pour en terminer avec cette histoire de l'argent de Mme Dembourg, la véritable donatrice, et non celui à qui elle avait confié cette somme pour la remettre aux verriers, disons que l'acte de Rochefort a coûté 6,000 francs à la Verrerie Ouvrière, lorsqu'il s'est agi de faire l'apport Charpentier à la Société. On aurait pu mieux employer cette somme.

Les 60,000 francs restant ont aidé à construire les deux premiers fours.

CONSTRUCTION DE L'USINE

Le premier coup de pioche fut donné le 13 janvier 1896 par le citoyen Renard, président du Conseil d'administration.

Après un chômage de six mois, les verriers, transformés en terrassiers, se mirent à l'œuvre avec une grande ardeur. Quelques-uns, après entente préalable, allèrent s'embaucher dans d'autres verreries, car le nombre de bras à occuper était bien supérieur aux besoins. Ces camarades devaient revenir au fur et à mesure que leur présence serait utile et non une charge pour la collectivité.

Mais, pour occuper tous ceux qui étaient venus se fixer à Albi, deux équipes, travaillant chacune six heures, furent formées ; les salaires furent arrêtés à 30 centimes de l'heure pour les hommes, à 25 centimes pour les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans, et 15 centimes pour les enfants faisant des commissions.

Sous l'intelligente et dévouée direction de M. Juppont, ingénieur à Toulouse, le nivellement était presque terminé au commencement de mars, ainsi que les fondations des murs.

A chaque pas, à mesure que la Verrerie sortait du néant, de nouvelles difficultés se dressaient ; non seulement journellement, il y avait près de cinq cents

bouches à nourrir ; mais aussi il y avait à employer utilement pour l'œuvre chère à tous, tous les bras.

Les verriers, devenus terrassiers par circonstance, durent se transformer à nouveau en maçons. Les connaissances professionnelles manquaient, il n'y avait sur le chantier que deux maçons, trois autres furent embauchés et dix verriers furent intercalés entre eux pour travailler sous leur direction ; progressivement trente autres verriers s'improvisèrent maçons.

D'autres devinrent carriers et travaillèrent à extraire la pierre nécessaire à la construction.

L'ère des difficultés était loin d'être close, les embarras d'argent devinrent de plus en plus graves.

Pendant que les travaux commençaient à Albi, les dissensions entre les partisans de la Verrerie ouvrière et de la verrerie aux verriers, ainsi que la discussion entre Carmaux et Albi, avaient porté un préjudice considérable à la vente des tickets. C'est avec peine que le Comité réussissait à réaliser 25,000 francs pendant cet espace de temps.

Pour prendre une position nette, le Comité d'action déléguait le citoyen Hamelin avec mission de constituer la Société au capital de 100,000 francs, et de ne verser l'argent chez le notaire que le jour où, au nom des Organisations ouvrières, il signerait l'acte de constitution de la Société anonyme la Verrerie ouvrière. Il était également porteur d'une déclaration expliquant la situation faite au Comité d'action par ces différentes luttes.

Les membres du Conseil d'administration d'Albi furent effrayés par cette décision qui, disaient-ils, était l'anéantissement de la Verrerie, avant même qu'elle eût vu le jour.

Une réunion des administrateurs eut lieu avec les citoyens Hamelin, Me Andrieu, avocat-conseil, et Me Frézouls, notaire à Albi, pour examiner les moyens d'arriver à fonder la Société au capital primitivement prévu, et, le 9 mars 1896, le premier quart du capital, c'est-à-dire 125,000 francs, était versé par les fondateurs entre les mains du notaire. C'était la meilleure réponse aux calomnies intéressées de la bourgeoisie et à ceux

qui menaient la lutte en faveur de la Verrerie aux verriers.

Au moment où l'acte notarié de la Verrerie ouvrière fut constitué, quelques citoyens dévoués avaient pris toute la responsabilité de cette œuvre grandiose. Ils étaient les seuls responsables vis-à-vis de la loi et envers les Organisations ouvrières à qui ils devaient plus tard transférer les actions.

Voici les premiers actionnaires avec le nombre de titres de chacun d'eux :

Hamelin.....	3.258	actions	323.800	francs
Charpentier....	176	—	17.600	—
Renard.....	144	—	14.400	—
Aucouturier.. .	144	—	14.400	—
Boyannique....	144	—	14.400	—
Baudot (Marien)	144	—	14.400	—
Davidàu.....	144	—	14.400	—
Gaudin.....	144	—	14.400	—
Gidel.....	144	—	14.400	—
Renoux.....	144	—	14.400	—
Oulmière.....	144	—	14.400	—
Corrigé.....	144	—	14.400	—
Bruyas.....	144	—	14.400	—
Andouillé.....	1	—	100	—
Granger.....	1	—	100	—
	5.000	actions	500.000	francs

Au siège social, à Paris, le nécessaire a été fait pour que toutes les Organisations qui ont vendu des tickets et de ce fait ont droit à des actions, soient en possession de leurs titres. Chacune d'elles a reçu un avis l'informant de son nombre d'actions, et puis un transfert accompagnait la lettre. Presque toutes ont répondu. Actuellement il y a beaucoup d'Organisations ouvrières régulièrement actionnaires.

Toutes ces actions ont été prises sur la part du citoyen Hamelin, réservant aux autres actionnaires de faire leurs transferts au Syndicat des anciens verriers de Carmaux-Albi.

Ce Syndicat, en comprenant le legs de la citoyenne Dembourg, a droit à environ 180,000 francs d'actions.

Vous voyez que les administrateurs ont tenu leurs promesses et ont fait leur devoir. Le prolétariat avait raison d'avoir confiance en eux.

Bien des obstacles entravaient la construction de l'usine. Les Compagnies métallurgiques auxquelles on s'était adressé pour l'installation de la charpente métallique exigeaient le versement intégral de leur mémoire, avant même de livrer le plus petit bout de fer, et allaient jusqu'à demander, au cas où les travaux seraient retardés ou abandonnés, de retirer tous leurs fers sans aucun remboursement à effectuer à la Verrerie. Devant de telles prétentions, on décida de s'adresser à un petit entrepreneur de Toulouse insuffisamment outillé et, par ce fait, retardant les travaux.

Pour l'outillage et le matériel, le même problème se posait. Malgré tous les efforts du Comité d'action, l'argent n'arrivait pas en raison des besoins pour accélérer la construction de l'usine.

Le Comité d'action, voyant que les organisations ne répondaient pas par des souscriptions aux circulaires envoyées, décida d'envoyer des délégués, pris dans son sein, dans toutes les parties de la France.

Le premier délégué, le citoyen Bertin, partit dans la région du Nord, où le socialisme est bien organisé et où, également, se trouvent de grands syndicats ouvriers. Malgré ce qui en a été dit à ce moment, les livres du Comité d'action prouvent que peu a été récolté pour la Verrerie Ouvrière dans cette partie de la France. Ce ne fut qu'après une deuxième visite faite par le citoyen Hamelin que les souscriptions commencèrent à arriver.

Peu de temps après, les citoyens Hamelin et Stroobant étaient envoyés, le premier dans l'Ouest, où il avait quelques relations, parce qu'il y existait des sections de la Fédération du Livre : c'étaient la Normandie et la Bretagne, sur lesquelles on comptait le moins, et c'est pourquoi on y envoya quelqu'un qui était déjà connu. Nous devons dire qu'elles ne restèrent pas en arrière. Le second délégué visita une partie du Centre.

Pendant une quarantaine de jours, ils allèrent de ville en ville, faisant une réunion publique chaque jour et vendant après des tickets à 20 centimes. On sait que, lorsqu'une organisation ouvrière vendait pour 100 francs

de tickets, elle était de droit actionnaire. Ces tournées eurent de bons résultats ; les demandes affluèrent au siège social de la rue Vieille-du-Temple.

Aussi, après ces tournées, d'autres furent-elles organisées dans le Midi, où alla Stroobant, et dans l'Est, les Ardennes et une autre partie du Centre, où alla Hamelin.

Ainsi furent visitées, au prix des plus grandes fatigues physiques et morales, les villes et villages pour intéresser le prolétariat à l'œuvre de la Verrerie Ouvrière.

Des appels furent adressés aux députés socialistes, pour aider les délégués dans leur propagande. Quelques-uns répondirent. Ceux qui firent le plus de réunions furent les citoyens Jaurès, Faberot, Toussaint, Renou, Gérault-Richard. D'autres vinrent, mais pas d'une façon suivie. Parmi eux, citons les citoyens Dejeante, Groussier, Calvinhac, Viviani, etc., etc. Cette liste est certainement incomplète, et nous nous excusons auprès de ceux que nous avons oubliés.

Ces tournées de propagande furent d'un très bon effet sous tous les rapports. Elles rapportèrent au moins deux cent mille francs.

Ce ne fut pas sans difficulté qu'on parvint à mettre debout les statuts de la Verrerie ouvrière.

L'idée première de faire une Verrerie ouvrière, c'est-à-dire une usine appartenant à tous, en tant que collectivités, mais à personne en tant qu'individualités, revient aux citoyens Hamelin et Guérard. Ce furent d'accord qu'ils rédigèrent leurs idées sous la forme de statuts avant de les communiquer aux avocats chargés de les faire concorder avec la loi.

Pensez, il fallait mettre en harmonie avec la société où nous vivons une œuvre contraire à tout ce qui existe actuellement et qui serait mieux à sa place dans la société égalitaire de demain, quand la Révolution aura affranchi tous les êtres sans distinction de race et de religion.

Aussitôt ce premier travail terminé, les réunions avec les avocats et jurisconsultes commencèrent. Etaient présents à ces réunions et discutèrent pendant de nombreux jours les citoyens Jaurès ; Andrieu, avocat à

Albi, et les auteurs du projet, les citoyens Hamelin et Guérard. Quelquefois, d'autres membres du Comité d'action et d'autres avocats venaient donner leur avis.

Après avoir tout bien épluché, les statuts furent remis aux citoyens Millerand et Viviani, chargés de bien les vérifier de nouveau, de façon à ce qu'un gouvernement réactionnaire ne prenne pas prétexte d'un article quelconque pour déclarer la dissolution de la Société. Quelques changements dans la forme furent opérés par ces avocats.

Puis, pour plus de sûreté, les statuts furent ensuite confiés à un jurisconsulte éminent, le citoyen Genevois qui y mit la dernière main.

Enfin, au moment où le citoyen Hamelin les déposait chez Me Frézouls, notaire à Albi, il y eut, sur les insistances de ce dernier, deux changements insignifiants, mais indispensables pour être d'accord avec la loi.

Cela vous donne une idée de ce que la bourgeoisie a mis d'entraves, pour empêcher les œuvres vraiment sociales et humanitaires de se faire jour.

Il serait trop long de rappeler en détail toutes les angoisses, toutes les péripéties par lesquelles ont passé les administrateurs.

Enfin en dépit d'obstacles presque insurmontables, le 25 octobre 1896, les fours étaient prêts à allumer et l'usine presque terminée pour permettre la production.

Dans un magnifique et inoubliable banquet, certains d'entre vous, côte à côte avec les délégués venus de tous les points de la France, fêtèrent l'œuvre prolétarienne et les fours furent allumés.

La fabrication ne pouvait commencer de suite, il restait des travaux très importants : l'achèvement de la pose de la charpente en fer pour les bâtiments accessoires, l'installation des ateliers pour l'outillage, la voie de raccordement avec le chemin de fer du Midi à poser et d'autres de moindre importance, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Mais la Verrerie ouvrière était toujours aux prises avec cette difficulté : l'argent n'arrivait pas assez vite pour qu'on puisse accélérer ce travail. La plus grande partie des fonds ne sont arrivés à Albi qu'entre les mois

de juillet et octobre, et absorbés au fur et à mesure de leur arrivée. Toujours la Verrerie a été dans un état de gêne paralysant sa marche normale.

Tout en se débattant au milieu de difficultés de toute nature, il en fut encore suscité de nouvelles ; celles-là créées et mises en œuvre de toutes pièces dans le seul but de nuire à l'œuvre.

Quatre individus, mus par des sentiments que nous ne qualifierons pas, tentèrent de jeter le discrédit sur le Conseil d'administration auprès du personnel par des accusations calomnieuses et à jeter le trouble dans l'usine par la mauvaise volonté qu'ils mettaient dans le travail.

Ces quatre individus trouvèrent non seulement un défenseur, mais un conseiller ardent dans la personne du secrétaire adjoint du Comité d'action, qui, d'ailleurs, pour ses manœuvres déloyales et calomnieuses, fut rejeté du Comité d'action par les délégués des organisations ouvrières.

Vous savez ce qu'il en est advenu ; ils mettaient la Verrerie dans la plus fâcheuse situation en obtenant contre elle l'inique jugement qui la condamnait à 1,500 francs de dommages-intérêts envers chacun d'eux, plus les frais.

En décembre, l'usine était achevée et pouvait permettre sa mise en œuvre, mais à ce moment-là encore le manque de fonds paralysa les efforts.

Le Conseil d'administration décida de négocier un emprunt auprès du Sous-Comptoir des entrepreneurs ; mais là, comme en toute chose, il fallut lutter contre le patronat et le gouvernement. Tout fut mis en œuvre pour faire échouer cet emprunt. On était réduit à cette triste situation d'avoir construit l'usine et de ne pouvoir la faire marcher.

Notre camarade Hamelin, dans son inépuisable dévouement, trouva moyen de sauver l'œuvre d'un désastre irréparable en s'adressant aux Coopératives l'Egalitaire et l'Avenir de Pl- sance, qui donnèrent alors l'exemple d'un acte de solidarité inconnu jusqu'à ce jour.

Nous retracerons en quelques mots les événements qui amenèrent ce fait mémorable.

Le notaire de la Verrerie ouvrière était arrivé à Paris et se présentait au Sous-Comptoir des Entrepre-

neurs pour toucher le prêt de 100,000 francs consenti auparavant par cette Société Là on lui fit l'objection que le Conseil d'administration de la Verrerie ouvrière n'était nommé, d'après les statuts, que pour six mois et que personne n'étant plus responsable, le Sous-Comptoir refusait de réaliser l'emprunt.

Cette allégation était fausse, car les actionnaires, prévoyant le cas, avaient, le 16 janvier, renouvelé le mandat du Conseil d'administration pour trois ans. De grosses échéances tombaient fin décembre et Rességuier se vantait déjà d'exploiter les travailleurs dans l'usine construite par eux. Il n'y avait pas de temps à perdre ; quelques jours seulement nous séparaient de la date fatale.

Le notaire avisa immédiatement l'administrateur délégué de Paris, le citoyen Hamelin. Celui-ci ne perdit pas courage. Sur-le-champ, il alla trouver des hommes politiques qui pouvaient peut-être sauver la situation. Mais, malgré la bonne volonté de ceux-ci, il ne put réussir. C'est alors qu'il s'adressa aux deux Coopératives citées plus haut.

Dans son ardente conviction, aidé par quelques amis dévoués, il sut intéresser les Conseils d'administration et les Assemblées générales de l'Egalitaire et de l'Avenir de Plaisance au sort de la Verrerie Ouvrière. Ces deux Coopératives, dans un mouvement de solidarité qu'on ne saurait trop louer, prêtaient : la première, 65,000 fr., et la seconde, 35,000 fr., jusqu'au moment où l'emprunt du Sous-Comptoir des Entrepreneurs serait réalisé.

Nous croyons intéressant de raconter en détail les péripéties de cet acte inconnu jusqu'à ce jour dans les annales du prolétariat.

Le citoyen Hamelin fut averti à son atelier, en plein travail, à midi moins un quart, que le Sous-Comptoir refusait l'emprunt. Le notaire lui donnait rendez-vous à deux heures, dans un des bureaux de la Chambre des députés, où les attendait le citoyen Jaurès.

Par un très grand hasard, ce jour-là, le citoyen Rémond, membre du Conseil d'administration de l'Avenir de Plaisance, et le citoyen Bellier, administrateur de la Verrerie Ouvrière, et appartenant à l'Egalitaire, étaient venus déjeuner avec le citoyen Hamelin. En voyant son air bouleversé ils lui en demandèrent la cause. Hamelin

les mit au courant de la situation et dit qu'il était à la recherche des 100,000 francs.

Ils discutèrent, ayant tous trois la foi dans le cœur ; si bien qu'Hamelin partit à son rendez-vous avec la conviction qu'il trouverait la somme nécessaire. Il indiqua

Le citoyen Hamelin

son plan à ses amis en leur demandant leur concours pour le lendemain matin.

Il voulait rendre une visite au courtier d'un gros marchand de vins de Bercy, fournissant les deux Coopératives l'Egalitaire et l'Avenir de Plaisance.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

neurs pour toucher le prêt de 100,000 francs consenti auparavant par cette Société Là on lui fit l'objection que le Conseil d'administration de la Verrerie ouvrière n'était nommé, d'après les statuts, que pour six mois et que personne n'étant plus responsable, le Sous-Comptoir refusait de réaliser l'emprunt.

Cette allégation était fausse, car les actionnaires, prévoyant le cas, avaient, le 16 janvier, renouvelé le mandat du Conseil d'administration pour trois ans. De grosses échéances tombaient fin décembre et Rességuier se vantait déjà d'exploiter les travailleurs dans l'usine construite par eux. Il n'y avait pas de temps à perdre ; quelques jours seulement nous séparaient de la date fatale.

Le notaire avisa immédiatement l'administrateur délégué de Paris, le citoyen Hamelin. Celui-ci ne perdit pas courage. Sur-le-champ, il alla trouver des hommes politiques qui pouvaient peut-être sauver la situation. Mais, malgré la bonne volonté de ceux-ci, il ne put réussir. C'est alors qu'il s'adressa aux deux Coopératives citées plus haut.

Dans son ardente conviction, aidé par quelques amis dévoués, il sut intéresser les Conseils d'administration et les Assemblées générales de l'Egalitaire et de l'Avenir de Plaisance au sort de la Verrerie Ouvrière. Ces deux Coopératives, dans un mouvement de solidarité qu'on ne saurait trop louer, prêtaient : la première, 65,000 fr., et la seconde, 35,000 fr., jusqu'au moment où l'emprunt du Sous-Comptoir des Entrepreneurs serait réalisé.

Nous croyons intéressant de raconter en détail les péripéties de cet acte inconnu jusqu'à ce jour dans les annales du prolétariat.

Le citoyen Hamelin fut averti à son atelier, en plein travail, à midi moins un quart, que le Sous-Comptoir refusait l'emprunt. Le notaire lui donnait rendez-vous à deux heures, dans un des bureaux de la Chambre des députés, où les attendait le citoyen Jaurès.

Par un très grand hasard, ce jour-là, le citoyen Rémond, membre du Conseil d'administration de l'Avenir de Plaisance, et le citoyen Bellier, administrateur de la Verrerie Ouvrière, et appartenant à l'Egalitaire, étaient venus déjeuner avec le citoyen Hamelin. En voyant son air bouleversé ils lui en demandèrent la cause. Hamelin

les mit au courant de la situation et dit qu'il était à la recherche des 100,000 francs.

Ils discutèrent, ayant tous trois la foi dans le cœur ; si bien qu'Hamelin partit à son rendez-vous avec la conviction qu'il trouverait la somme nécessaire. Il indiqua

Le citoyen Hamelin

son plan à ses amis en leur demandant leur concours pour le lendemain matin.

Il voulait rendre une visite au courtier d'un gros marchand de vins de Bercy, fournissant les deux Coopératives l'Egalitaire et l'Avenir de Plaisance.

Arrivé au rendez-vous il envisagea la situation devant le citoyen Jaurès et le notaire; si on ne trouvait pas les 100,000 francs c'était la faillite, après tant d'efforts; c'était la confiance perdue dans les organisations ouvrières; c'était l'idée socialiste battue en brèche par les adversaires capitalistes; c'était Rességuier exploitant des ouvriers dans une usine coustruite de leurs peines et de leur sueur.

Rien n'y fit. La réalité était là; les raisons données prouvaient qu'il était impossible de compter sur un capitaliste pour trouver 100,000 francs en quelques jours. C'est à ce moment qu'il prit cet engagement :

— Ce que vous ne pouvez faire, citoyen Jaurès, moi, simple travailleur, je vais essayer de le réussir; je vous demande trois jours de délai pour vous répondre oui ou non.

Le citoyen Jaurès se mit à son entière disposition, s'il pouvait l'aider dans ses démarches, et le notaire d'Albi partit le soir avec la conviction qu'Hamelin trouverait la somme de 100,000 francs. Il en fit part à son arrivée à Albi aux ouvriers verriers. Cependant rien n'était encore fait. Il y a souvent loin de la coupe aux lèvres.

Le lendemain, à neuf heures, Hamelin, Bellier et Rémond se mettaient en campagne. Au moment de prendre une voiture pour aller plus vite dans leurs démarches, ils firent le compte de l'argent qu'ils avaient en poche. A eux trois ils possédaient 4 fr. 90 centimes, juste de quoi payer le cocher s'ils le gardaient deux heures. Et ils étaient à la recherche de 100,000 francs dans les rues de Paris.

A leur arrivée chez le courtier, un de leurs amis, socialiste et ancien combattant de la Commune, Hamelin lui expliqua le but de sa démarche et lui dit qu'il comptait sur lui pour la grosse somme. Le courtier le regarda, croyant qu'il était devenu subitement fou. Enfin Hamelin fut tellement convaincant que la bande partit chez le gros négociant en vins de Bercy pour le décider à avancer la somme jusqu'au moment où le Sous-Comptoir verserait l'emprunt qu'il avait précédemment consenti.

Le courtier pénétra seul, imprégné encore des paroles qu'il venait d'entendre; mais une fois en présence de son

patron il ne sut plus que lui dire ni par où commencer. Il prit une résolution énergique et tout à coup il cria :

— Je viens vous demander 100.000 francs!

Ce fut à son tour d'être regardé comme un fou. Mais le plus fort était lâché. Il répéta donc ce qu'on lui avait appris; il en fut pour ses frais d'éloquence. Le commerçant résistait. A bout d'arguments, il demanda une entrevue pour les trois délégués qui attendaient non loin de là le résultat de cette démarche.

On comprend quelle désillusion ils eurent en apprenant la réponse faite. Cependant ils ne désespérèrent pas encore.

Une heure après ils étaient introduits auprès du commerçant. Chacun dit son mot. Hamelin parla pendant plus d'une heure pour le convaincre qu'en même temps qu'il faisait une bonve œuvre, son intérêt lui commandait de faire ce prêt de 100,000 francs. N'était-il pas le fournisseur d'une grande partie du vin des Coopératives de consommation de Paris, et la Verrerie Ouvrière n'était-elle pas l'œuvre de ces organisations ouvrières? La Verrerie Ouvrière venant à disparaitre, les Coopératives en ressentaient le contre-coup et sa clientèle diminuait.

Enfin, après deux heures de conversation, les délégués s'en allaient avec la confiance dans le cœur. Un nouveau rendez-vous fut pris pour le lendemain matin, à neuf heures, où une réponse définitive devait être donnée.

Hamelin se rendit seul chez le commerçant en vins. Contrairement à son attente, il lui fut répondu que le prêt n'était pas possible. Cette fois, c'était bien fini, la Verrerie Ouvrière allait sombrer! A cette pensée, notre ami prit son courage à deux mains et recommença, pendant près de deux heures, à plaider la cause de l'usine du prolétariat.

Impatienté, retourné de tous les côtés, le marchand de vins en gros finit par céder les propositions suivantes :

« Personnellement, je ne peux rien faire, mais j'ai à toucher pour la fin du mois environ 100,000 francs à l'Egalitaire et à l'Avenir de Plaisance, si ces Sociétés veulent vous avancer ces fonds, je m'engage à renou-

veler leurs échéances pour la fin de l'autre mois, et cela chaque mois, jusqu'au moment où elles seront remboursées par l'emprunt que vous dites toucher bientôt du Sous-Comptoir des Entrepreneurs ».

Ce n'était pas grand'chose, mais c'était quelque chose, d'autant plus que le commerçant ne demandait aucun intérêt pour ces sommes. Hamelin, ne pouvant faire mieux, se raccrocha à cette dernière branche de salut.

Le soir même, il était au Conseil d'administration de l'Egalitaire, où il donna tous les renseignements sur la Verrerie Ouvrière et expliqua ce qu'il attendait de la solidarité des coopérateurs. Il dit bien que ce n'était qu'une avance qu'il rembourserait certainement dans deux ou trois mois.

Malgré des objections sérieuses de quelques membres, la somme fut votée à l'unanimité du Conseil d'administration, moins trois voix. Cependant, il fut décidé qu'un Congrès aurait lieu le lendemain soir, où Hamelin devait venir de nouveau expliquer les raisons qui militaient en faveur de l'emprunt.

Tout le monde fut exact au rendez-vous et la discussion recommença de plus belle. Il fallut encore parler pendant plusieurs heures, n'omettre aucun détail et, surtout, qu'Hamelin garantisse bien le remboursement.

On s'explique que la question était assez grave pour qu'elle fût examinée de très près. La réunion prit fin, après que le vote eut consenti encore une fois l'emprunt, à l'unanimité moins deux voix cette fois, sur le double de membres de la veille.

Dès le lendemain matin, Hamelin, sûr d'avoir l'argent — l'Avenir de Plaisance ne pouvant agir autrement que l'Egalitaire — télégraphia à Albi d'allumer les fours pour commencer la fabrication effective des bouteilles. Puis il se rendit chez le citoyen Jaurès, qu'il mit au courant de la situation. Celui-ci le remercia chaleureusement et lui dit qu'il n'oublierait jamais le service qu'il venait de rendre aux verriers de Carmaux.

Tout allait trop bien. On avait compté sans les timorés, les peureux et les adversaires de toute idée généreuse, grande et belle. On avait compté aussi sans les adversaires du socialisme.

A peine cette décision fut-elle connue dans le Xe arrondissement, où se trouve l'Egalitaire, que des listes de protestation circulèrent partout! demandant une assemblée générale pour le dimanche suivant, trois jours après la dernière décision, afin de blâmer les membres du Congrès.

Comme toujours on transporta des bruits mensongers, des calomnies, cette arme des lâches, et on fit si bien comprendre que les coopérateurs ne reverraient jamais leur argent que l'opinion fut retournée complètement en deux jours.

Tout démontrait qu'il ne fallait plus compter sur l'argent et les verriers, confiants dans la parole d'Hamelin avaient allumé les fours. Quelle désillusion pour eux! C'était la faillite! Plus que cela, c'était tout le moral qui n'avait jamais failli chez eux, perdu sans espoir de retour! Après tant de sacrifices, le prolétariat en arrivait là! Pas capable de mener jusqu'au bout une œuvre lui appartenant!

Tous, nous avons vécu ces heures d'angoisses, la mort dans l'âme. Un seul parmi nous ne perdit pas confiance, ce fut Hamelin. Sa foi sauva tout.

Ah! nous nous souvenons de notre entrée à l'assemblée générale de l'Egalitaire. Il y avait là au moins quatre mille membres. Environ cinq cents citoyennes étaient venues pour voter contre l'emprunt. Elles n'étaient pas les moins acharnées. Les adversaires allaient de groupe en groupe donnant les dernières instructions.

A l'entrée de la salle les citoyens Guérard et Bellier attendaient Hamelin. Ils le mirent au courant de la situation et le prévinrent qu'il n'aurait pas un sou avec une assemblée semblable.

D'autres militants lui firent les mêmes observations. L'administrateur-délégué de Paris leur certifia qu'au contraire il avait confiance et qu'il ne partirait pas de la réunion sans avoir l'emprunt, si on le laissait parler.

La séance fut ouverte au milieu du bruit. Des orateurs vinrent parler contre l'emprunt et le Conseil; ils furent applaudis par toute la salle. Au contraire ceux qui parlaient pour, étaient forcés de quitter la tribune sous les cris.

Enfin on donna la parole au citoyen Hamelin. Il y eut des murmures, surtout du côté des citoyennes. Au bout de cinq minutes, l'assemblée était attentive au récit de la lutte entreprise par les verriers d'une part et par le prolétariat de l'autre. Il n'était pas encore question d'argent, mais la salle était déjà dans de meilleures conditions pour aborder ce sujet.

Au bout d'une demi-heure on entendait plus que des interpellations d'adversaires acharnés qui étaient rappelés au silence par les membres de la salle eux-mêmes. C'était d'un bon augure. Aussi l'orateur en profita et, commençant à prendre les citoyennes par le sentiment :

— Comment ! vous, les mères de famille, leur dit-il, vous qui avez si soin de vos enfants; ces petits êtres à peine arrivés au monde, que vous les enveloppez dans ce que vous avez de plus chaud pour sortir de ce temps glacial — nous étions à la fin de décembre — et qu'aussitôt arrivés à la maison vous les chauffez au poêle allumé. Vous êtes toutes à la joie, de voir qu'ils ne manquent de rien. Eh bien ! pensez donc qu'il y a aussi à Albi des mères comme vous, qui ont des bébés. Non seulement elles ne peuvent allaiter parce qu'elles souffrent de la faim, mais elles ne peuvent réchauffer leurs membres engourdis parce qu'elles n'ont pas un morceau de charbon pour allumer le poêle, ce qui est encore plus terrible. Ces mères sont forcées d'envelopper les menottes de leurs petits avec des linges pour éviter qu'ils aient trop froid. Il dépend de vous qu'il n'en soit plus ainsi. Le voulez-vous, citoyennes ?

— Oui ! oui ! clamèrent-elles à l'unanimité.

— Eh bien ! vous ferez ce que je vous demande, vous voterez l'emprunt, vous le voterez d'autant plus que cela ne vous coûtera aucun sacrifice, puisque je prends la responsabilité de rembourser dans quelques mois.

— Oui ! oui ! répétèrent-elles en se levant et agitant leurs mouchoirs quelles avaient tirés pour essuyer leurs yeux où coulaient quelques larmes.

Puis ce fut le tour aux citoyens.

— Camarades, avec les sacrifices que vous avez déjà faits, ainsi que les autres travailleurs, les verriers ont construit péniblement une usine. Chaque pan de mur,

chaque pierre est imprégnée de leur sueur. C'est souvent le ventre vide qu'ils ont réussi à mettre debout cette grande construction où ils espèrent trouver la liberté par le travail. Voulez-vous que dans cette usine montée par le prolétariat, Rességuier exploite encore de vos frères ?

— Non ! non !

— Par conséquent, comme les citoyennes vous voterez l'emprunt et les verriers ne seront exploités par personne.

— Oui ! oui ! répétèrent la grande majorité des membres de l'Egalitaire pendant que les irréductibles protestaient bruyamment.

La partie était gagnée à la satisfaction de tous les militants.

Il faut dire que les socialistes n'étaient pas restés inactifs. Dès le début de la réunion ils avaient fait circuler une liste où ils s'engageaient à abandonner leur action de 100 francs si la Verrerie Ouvrière ne pouvait, par la suite, rembourser son emprunt. Au moment du vote, cette liste contenait près de trois cents signatures.

Après que le citoyen Hamelin fut descendu de la tribune au milieu des ovations, plusieurs adversaires vinrent combattre l'emprunt. Tous furent interrompus par les citoyennes qui leur crièrent :

— Signez la liste !

Devant leur refus elles leur jetaient cette épithète :

— Rességuier ! Affameur !

L'emprunt fut voté à l'unanimité moins une cinquantaine de voix. A la sortie, les citoyennes s'étaient groupées pour faire une manifestation au citoyen Hamelin qui avait su les apitoyer sur le sort des femmes et des enfants des anciens verriers de Carmaux.

Immédiatement, une dépêche de contentement fut envoyée à Albi, pour leur apprendre la bonne nouvelle.

A l'Avenir de Plaisance, nous devons le dire, l'affaire fit moins de bruit. Une assemblée générale devait avoir lieu quelques jours après. Le Conseil d'administration, préalablement consulté, avait décidé l'emprunt.

Ce fut le citoyen Bellier qui prit le premier la parole

sur le sujet. Le trésorier fit quelques réserves, mais mollement. Le citoyen Hamelin répondit en peu de mots et enleva le vote en cinq minutes. L'emprunt fut voté à l'unanimité des trois mille membres présents, moins six voix.

Ainsi se termina ce grand acte de solidarité qui est tout à l'honneur de celui qui a osé l'entreprendre, mais surtout aux deux Coopératives : l'Egalitaire et l'Avenir de Plaisance.

Nous souhaitons à ce qu'il serve d'exemple à toutes les Sociétés ouvrières de consommation. Voyez ce que nous pourrions faire si nous voulions.

C'est dans le but de se souteuir mutuellement et de créer de grandes œuvres sociales, préliminaires de l'émancipation complète du prolétariat, que la Bourse coopérative s'est créée.

Soyez persuadés, camarades, que nous ferons notre travail jusqu'au bout. Mais pour être forts, il faut que les Sociétés non encore adhérentes n'hésitent pas à venir avec nous pour nous aider dans l'œuvre régénératrice entreprise.

Le 31 décembre, le citoyen Hamelin arrivait à Albi, porteur de cette somme importante de 100,000 francs, et disait aux verriers :

« Camarades, courage ! voici les étrennes des travailleurs parisiens; vos femmes et vos enfants pourront manger à l'avenir par le travail que vous effectuerez dans l'usine du prolétariat ».

L'enthousiasme fut indescriptible parmi eux, et le jour même les premières bouteilles furent soufflées.

Les verriers voulurent que la première bouteille sortie des fours du prolétariat fut soufflée par celui qui venait de sauver la Verrerie ouvrière. Ce fut au milieu des vivats et des applaudissements de tous que le citoyen Hamelin fit cette première bouteille.

De cette date commence la vitalité commerciale de la Verrerie ouvrière.

Le 23 février, le citoyen Hamelin touchait l'emprunt du Sous-Comptoir des Entrepreneurs et remboursait l'Egalitaire et l'Avenir de Plaisance.

De 1897 à 1899 l'usine marche de succès en succès, et

à part quelques incidents de peu d'importance la situation est normale.

Nous commencerons donc notre troisième période à partir de l'inauguration du troisième four, qui consacre définitivement l'œuvre sociale que le prolétariat français a entreprise.

Avant il est bon de rendre hommage en cette brochure à ceux qui, par leur ténacité, leur persévérance et leur honnêteté, ont contribué également à assurer le bon fonctionnement et à maintenir la bonne harmonie parmi une population de gens énervés par la misère et par les vexations constantes de ceux qui avaient intérêt à disqualifier la Verrerie Ouvrière.

Nous voulons parler des ouvriers verriers qui, comme Charpentier, dont l'honnêteté et la probité sont les qualités dominantes d'un tempérament calme et observateur. Ce simple ouvrier verrier, nommé du jour au lendemain à un poste élevé, a su devenir directeur d'une grande usine, et c'est plaisir de voir quel respect et quelle sympathie ses anciens camarades de four ont pour lui.

C'est qu'il se dégage de cet homme un tel sentiment de débonnaireté, avec sa figure si franche et si loyale, qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver une vive sympathie pour lui.

Gidel, celui-là, c'est, avec les mêmes qualités que Charpentier, un réel administrateur. Aussitôt que l'usine est en construction, comprenant quelle tâche il va falloir assumer, il s'incarne comptable en suivant des cours, il acquiert des qualités administratives remarquables et jointes à une grande fermeté de caractère, ses manières affables lui concilient toutes les amitiés.

Aucouturier, c'est l'énergie personnifiée, allant droit au but, sans soucis des obstacles ; de compréhension très vive quoique ne possédant qu'une légère instruction ; un peu vif, mais excusable, car l'ardeur de la conviction l'emporte surtout chez lui, il forme avec ses deux camarades cités plus haut un assemblage parfait.

Sa vivacité, jointe à la modération de Charpentier et à la réflexion de Gidel, est d'un effet supérieur pour la direction d'une œuvre aussi importante que l'est la Verrerie.

Renard, le père Renard, ainsi qu'on l'appelle com-

munément, est l'homme méticuleux, ne laissant rien au hasard. D'ailleurs, c'est un technicien de premier ordre, et sous une allure de grande simplicité il cache une grande dose de raisonnement sain et de logique incontestable.

Renoux, comme Gidel, a suivi des cours pour compléter son instruction, afin de mener à bien la cause commune. Aussi son concours actif a-t-il été des plus précieux.

Gervier, Boyannique, Oulmière, Baudot, Bruyes, Salles, j'en passe, et des meilleurs, ont su dans la lutte entreprise avec le capital, malgré les entrailles qui criaient la faim, malgré les attaques de leurs camarades exaspérés par la misère et la souffrance, opposer à tout cela le calme, la patience, l'énergie des forts et des convaincus.

Ils ont bien mérité de l'estime du prolétariat. Nous avons cru remplir un devoir en écrivant cette page destinée à les encourager dans cette voie et, contrairement à ce qui se dit généralement, nous estimons, nous, que les personnalités sont aussi intéressantes que la collectivité, car, sans ces personnalités supérieures que seraient, hélas! les collectivités livrées à elles-mêmes?

Rendons hommage aux services rendus, sachons encourager les initiatives généreuses et désintéressées; débarrassons-nous des jugements malsains, des calomnies basses et mesquines. Laissons cela aux jésuites. Nous, les travailleurs, suivons la belle devise :

« Prolétaires de tous les pays, unissons-nous! »

L'USINE

A notre arrivée à Albi, nous sommes surpris du calme de la ville que nous traversons pour nous rendre à l'hôtel, arrêté d'avance par les camarades verriers.

Sur notre parcours, nous remarquons une superbe statue de Jeanne d'Arc, édifiée par les curés, qui l'ont fait exécuter sur leur terrain clos et qui, le jour de l'inauguration ont enlevé les clôtures et laissé la statue sur leur terrain qui, à présent, fait partie de la voie publique.

Remarqué en passant sur le pont du Tarn, la superbe vue du Tarn, qui coule encaissé dans une profonde vallée, les maisons style moyen âge construites sur son bord, la luxuriante végétation, l'aspect sauvage de ce site et la cathédrale qui a plutôt l'air d'une forteresse, dominant le tout, ne contribue pas peu à charmer la vue.

Cette cathédrale, signe de la puissance du cléricalisme à travers les siècles, nous remémore que le prolétariat a lui aussi son monument de travail qui se dresse de l'autre côté comme un défi jeté à l'ancien monde.

En effet, nous apercevons à travers les interstices des arbres, les deux cheminées de la Verrerie ouvrière, de notre usine.

Cette vue fait spontanément oublier le magnifique spectacle qui est sous nos yeux, et plus d'un cœur bat, car, cette usine comme cette cathédrale a été le fruit d'un travail lent et continu, on sent que toute une conception d'une époque s'est portée vers l'un et l'autre édifice, l'un moderne, représentant le travail, la science, sans lesquels aucune société humaine ne peut fonctionner, l'autre, représentant les dogmes, les préjugés, les sophismes de dix-huit siècles de barbarie et de servage.

Délibérément nous nous dirigeons vers la Verrerie.

L'usine se trouve située au lieu dit l'Escapadou, à 150 mètres environ de l'octroi. Elle borde d'un côté l'ancienne route de Cordes, appelée actuellement avenue Dembourg, en souvenir de la généreuse donatrice des

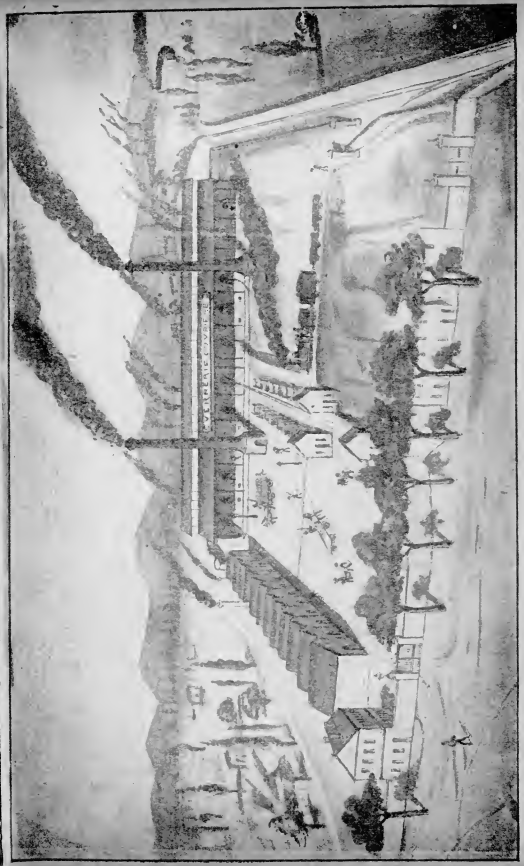
100,000 francs qui ont aidé à construire la Verrerie : d'un autre côté la ligne de Carmaux à Albi, près la gare du Midi ; des deux derniers côtés des champs cultivés.

Le terrain, de trois hectares et demi, est presque carré. Près de la ligne, avenue Dembourg, se trouve une première entrée avec large portail, destinée aux grosses marchandises voiturées. En bordure de la ligne, près de l'aiguillage, un autre portail par où pénètrent les wagons qui amènent les matières premières et emmènent les bouteilles fabriquées. Ceux-ci ont accès dans toute l'usine au moyen de plaques tournantes et de lignes construites partout.

La principale entrée se trouve à l'autre extrémité du terrain, également avenue Dembourg. D'abord un beau portail fermé par une grille superbe, cadeau d'un donateur. Au-dessus l'inscription : *Verrerie Ouvrière*. Tout à côté une petite porte. C'est l'entrée des ouvriers et le logement du concierge. Dans la première pièce est un livre ouvert où les verriers marquent leurs observations pour le travail et par équipe.

Pénétrons à l'intérieur de l'immense carré. Nous voyons immédiatement à notre gauche un bâtiment assez grand, avec un étage. Au rez-de-chaussée, le logement du concierge, un magasin où sont enfermés les souvenirs d stinés aux visiteurs qui en désirent. Au milieu une entrée formée d'un couloir, d'où part l'escalier en bois qui monte au premier. Plus à droite, les bureaux de la comptabilité, de l'expédition et du directeur ; derrière ceux-ci, séparées par un autre couloir, deux pièces, dont l'une sert de dépôt aux échantillons ; dans l'autre les deux machines qui découpent les plaques d'acier destinées aux inscriptions à graver sur les bouteilles. Deux ouvrières habiles font fonctionner ces machines où se trouvent des petites scies chargées d'entailler la tôle. Enfin des water-closets.

Au premier étage le logement du directeur. Celui-ci doit être continuellement à la disposition des événements qui peuvent arriver dans une verrerie. Un bassin coule-t-il la nuit ? Vite il doit être là pour donner les ordres, afin que le verre en fusion soit arrêté dans sa marche. A côté de ce logement, séparée par un couloir,



la grande salle de réunion du Syndicat, où se prennent toutes les décisions.

En se postant devant ce bâtiment, droit au four, le coup d'œil est charmant. Là seulement on peut se rendre compte de ce qu'est réellement l'œuvre du prolétariat : la Verrerie Ouvrière.

Il faut dire que dans une verrerie tous les outils doivent être fabriqués sur place ; c'est pourquoi dans notre visite nous trouverons des potiers, des menuisiers, des forgerons, des mécaniciens, des maçons, des tourneurs, des chauffeurs, des charretiers, etc., etc.

Cette explication était nécessaire pour comprendre l'utilité de onze vastes bâtiments qui sont à notre gauche. A droite, vers le milieu du terrain, quatre ou cinq autres constructions, puis, plus à droite, les wagons manœuvrant. Enfin, dans le fond, encadré par la vie active de nombreux travailleurs répartis partout, se dresse un magnifique hall où sont construits les trois fours de la Verrerie. A trente mètres devant, les deux cheminées dressant fièrement la tête et surmontées d'un panache de fumée qui semble défier les cieux.

Avec le scintillement du verre en fusion que manie tout un bataillon de travailleurs, armés de longues cannes creuses en fer, c'est vraiment féerique. Pour compléter l'illusion, on entend sortir de l'intérieur des bâtiments de joyeuses chansons. C'est la joie qui déborde de partout ; aussi la plupart des délégués, devant ce spectacle grandiose, ont-ils les larmes aux yeux. Ah ! le doux moment qui fait oublier toutes les vicissitudes de la vie militante ! Quel enseignement il se dégage de ce tableau vivant qui prouve la force du prolétariat organisé ! Et ce sont des ouvriers qui ont créé cela au milieu d'embûches, de critiques, de calomnies, non seulement d'adversaires, mais quelquefois venues d'ouvriers comme eux. Honneur à ces courageux que rien n'a rebuté !

Mais continuons notre visite. Dans le premier bâtiment, les poteries en terre refractaire sont fabriquées, puis séchées. Quand elles sont usées, on enlève le verre qui s'est mis autour, puis on les broie de nouveau pour recommencer à en faire de nouvelles pièces. Plus cette terre va au feu, meilleure elle est. Les deuxième, troisième et quatrième sont consacrés aux sables qui servent

comme matière première, ainsi qu'aux cailloux calcaires qui seront bientôt réduits en poussière.

Dans le cinquième on fait les mélanges, avant de les mener aux fours au moyen de petits wagonnets roulant sur des rails. Sans vouloir entrer dans de grands détails, nous croyons utile de donner un aperçu des matières qui entrent dans la fabrication du verre Nous nous baserons sur 100 kilos de sable :

Sable	100 kilos
Sulfate de soude.....	25 —
Carbonate de soude.....	10 —
Calcaire	30 —
Une demi-pelletée de charbon de bois broyé.	———
	165 klios

La proportion du verre étant d'environ 70 0/0 sur les matières employées, nous aurons donc, avec cette composition, environ 165 kilos de verre. Le calcaire employé, ou autrement dit les cailloux broyés, donnent à l'analyse environ 90 0/0 de chaux, 7 0/0 de magnésie et 3 0/0 de fer.

Le sable change de couleur avec la couleur du verre ; cependant dans les verres noir, jaune et rouge il faut ajouter du manganèse. De même les sulfates peuvent entrer en plus ou moins grande quantité. Pour certains verres on y ajoute des carbonates. On comprendra facilement les réserves que nous sommes forcés de faire sur ce sujet, chaque verrerie cachant avec un soin jaloux ses compositions.

Dans le sixième bâtiment se trouvent la broyeuse et les graveuses, activées par la vapeur.

Les plaques de tôle d'acier sont préalablement cintrées à la grosseur des bouteilles, celles-ci sont enchâssées dedans et un jet de vapeur lance du sable excessivement fin qui vient frapper avec force les parties découpées et mord sur le verre. C'est ainsi que l'on grave les marques des clients. L'opération dure à peu près deux secondes, mais il y a une double manipulation de chaque bouteille qui demande un certain temps.

Le septième renferme la machine à vapeur, ses ac-

cessoires et la pompe chargée de faire monter l'eau dans le réservoir d'où, d'ici peu, elle coulera dans les fours, au grand contentement des souffleurs qui absorbent, pendant les huit heures de travail, de quinze à vingt litres d'eau.

Le huitième sert aux tours pour la mise à point des moules. La série de ceux-ci se compose actuellement de près de cinq cents. Chacun revient à environ 100 francs. Cet atelier est surtout remarqué par les mécaniciens pour la précision de ses outils, les derniers inventés. Il est un des plus curieux à visiter pour les connaisseurs. C'est également dans cet atelier qu'on perce et prépare les *sabots* qui prendront les bouteilles à la fin de l'opération pour les porter dans les fours à recuire.

Dans le neuvième bâtiment sont les forges où se font toutes les réparations des outils en fer, ainsi que les cannes qui servent à souffler les bouteilles. Ces forges sont activées par la vapeur comme les autres outils.

Le dixième sert de magasin pour le fer qui entre en grande quantité dans la confection des ustensiles nécessaires.

Le onzième et dernier est rempli par les rails et wagons Decauville qui ont servi à la construction de l'usine et rendent encore à tous moments de grands services.

Par la suite avec l'agrandissement prévu de l'usine, ces matériaux seront tous employés. Ils sont la propriété de la Verrerie ouvrière.

Faisant suite à ces bâtiments s'en trouve un autre plus petit où on fait fondre la composition qui sert à faire les *bâtons* Cette composition faite surtout de résine et de graisse est mise au bout d'un bâton de cinquante centimètres de longueur. Elle sert à nettoyer les outils des verriers quand ils sont encrassés.

A côté, le château d'eau, où un immense réservoir est rempli d'une eau pure et limpide venant de plusieurs puits creusés derrière les fours, dans le terrain de l'usine.

Prenons maintenant par la droite et traversons les rails entre les deux cheminées, nous rencontrons d'abord des casiers à bouteilles, ensuite le bâtiment des magasiniers ; un peu plus loin la menuiserie, l'emballage, les

greniers à paille et à foin, l'écurie et l'immense bascule où tous les wagons sont posés à l'entrée comme à la sortie. Des casiers à bouteilles sont également répartis devant les fours et à côté, ainsi que près des bâtiments accessoires.

Tous les accessoires étant connus, pénétrons dans l'immense hall où, côte à côte, sont les trois fours. L'effet en est saisissant. Partout du feu, de la chaleur, des étincelles et, au milieu de tout cela, des hommes allant, venant, courant, armés de grandes cannes où, au bout, se trouve le verre en fusion.

On parle de l'enfer, le voilà bien devant nous ; il est inutile d'aller dans l'autre monde pour le voir. Là il existe réellement, avec des damnés rôtissant de tous les côtés.

Si l'on s'approche trop près des bouches où l'on va cueillir le verre, la figure se trouve tellement chauffée qu'instinctivement on met ses mains devant.

Comment des hommes honnêtes peuvent-ils vivre dans cette atmosphère pendant que les grands râfleurs de l'épargne, que les gros capitalistes exploiteurs se promènent tranquillement sur les boulevards, vont aux eaux et entretiennent des cocottes au prix des sacrifices que tous les travailleurs s'imposent ?

Le meilleur moyen de se débarrasser de tous ces parasites, qu'une société bien organisée ne tolèrerait pas, serait de les condamner à être verriers pendant quelques années. A ce métier-là, tous ces boudinés n'iraient pas loin !

A Albi, heureusement, les ouvriers et l'ingénieur ont pensé à tourner les fours au nord, de façon que la brise vienne rafraîchir continuellement la figure et le corps des verriers. Mais on frémit quand on pense qu'il n'en est pas de même dans les verreries patronales où des fours sont en plein midi, comme à Carmaux par exemple.

A partir de trente ans, l'ouvrier verrier décline, par suite des maladies d'estomac. On s'en rendra compte quand on saura qu'à côté d'un foyer de 1,800 à 2,000 degrés, il faut qu'il trouve dans ses poumons environ quatre-vingts litres d'air par heure pour souffler le nombre de bouteilles qu'il aura fabriquées. A quarante

ans, il est fini et n'est plus bon qu'à faire des corvées secondaires.

Au point de vue de l'hygiène, ceux de la Verrerie Ouvrière sont les plus heureux de France, c'est pourquoi jamais elle ne manquera de bons ouvriers. Cela lui permettra même de faire un choix dans les demandes, en prenant, en même temps que de bons ouvriers, de bons militants syndiqués et socialistes.

Une fois que le visiteur est un peu habitué à la chaleur et qu'il peut examiner le travail du verre, il est surpris de la vivacité avec laquelle les bouteilles défilent devant lui. Il est intrigué également de la grande chaleur qu'il faut pour fondre les matières, et ne se rend pas compte comment on l'obtient.

Pour le renseigner, descendons sous le four, c'est-à-dire aux gazogènes. Là, des dégrilleurs sont chargés d'entretenir le feu jour et nuit, au moyen de quatre grilles par four. C'est là que se fabrique le gaz; celui-ci est amené dans les fours au moyen de gros tuyaux. Mais on sait que le gaz ne s'allume qu'autant qu'il est mêlé à l'air. Il faut donc, en même temps que le gaz, amener l'air dans les fours. C'est ce qui a lieu au moyen de canaux en briques réfractaires. Le gaz vient par en haut et prend feu de tous les côtés à la fois. C'est donc par en haut, et non par en bas, comme on serait porté à le croire, que les matières premières sont fondues.

Il nous reste à faire la description d'un four.

Le four d'une verrerie est une grosse bâtisse en briques réfractaires, dans laquelle, grâce à une chaleur énorme, les matières se vitrifient.

Chaque année, ce four cesse son travail pour les réparations que nécessitent les briques attaquées par les matières alcalines du fondant.

C'est le four mort. Un four contient environ 15.000 kilos de matière appelée « matiere première ».

Le four a plusieurs bouches, selon sa grandeur. Les deux premiers en ont cinq; le troisième huit.

Chaque bouche est munie d'un flotteur qui navigue dans la matière en fusion ; c'est dans ce flotteur qu'on fait la cueillette du verre en fusion : c'est le gamin qui fait cette opération. Le grand garçon vient ensuite, et, après avoir tassé la bulle du verre, il souffle dans la canne

pour donner une première forme à la bouteille. C'est ce qu'on appelle la paraison.

Le souffleur prend la bulle ainsi dégrossie et la place dans le moule à bouteille contre les parois duquel le porteur a glissé deux pailles ou lamelles de bois. D'un coup de pied sur la pédale gauche, le souffleur ferme le moule et, en soufflant pendant trente secondes, il fait tourner la canne dans ses doigts; le souffleur presse ensuite sur la pédale droite du moule et forme ainsi le fond de la bouteille.

Ensuite, il porte la bouteille sur une pierre réfractaire munie d'une lame de fer, casse le goulot qui se détache de la canne. Il porte alors sa bouteille devant la bouche du fond, verse sur le goulot un filet de verre en fusion, qui sert à faire la bague. Finie, cette bouteille est remise au porteur.

Tout ce travail nécessite trois quarts de minute au maximum.

Les deux premiers fours ont chacun cinq ouvreaux (bouches) et le troisième à lui seul en a dix.

En pleine activité les trois fours donnent 30,000 bouteilles par jour et l'usine occupe environ 320 personnes.

Le salaire des ouvriers à la Verrerie Ouvrière, comme dans les autres verreries, est difficile à établir, car il faut tenir compte des époques de four mort, des chômages provenant de l'usine ou résultant des fatigues et maladies de l'ouvrier, d'autre part la production est plus forte l'hiver que l'été, étant donné la température.

Avant la grève, à Carmaux, un bon souffleur faisait environ 600 bouteilles par jour ; avec la garniture et les rebuts cela descendait à environ 550, à 1 fr. 80 le 0/0; soit un total de 9,90. Le grand garçon a 1 franc par cent, soit 5,50, le gamin 0 fr. 65, soit 3,60.

En tenant compte des périodes de four mort, maladies, etc., on peut estimer dans cette verrerie à 22 journées environ par mois la moyennne des journées de travail, ce qui donne un salaire d'environ 200 francs par mois.

Mais il faut tenir compte qu'à la Verrerie Ouvrière où les mêmes prix sont payés, qu'à la suite de la concurrence déloyale faite par les grands patrons, les

ouvriers ont consenti, momentanément pour soutenir la lutte, à laisser une partie de leurs salaires.

Les souffleurs abandonnent 40 0/0 ; les grands garçons, les fondeurs et les gaziers 20 0/0 ; les gamins et les ouvriers de la cour, 10 0/0 ; les porteurs et les femmes 5 0/0.

Les souffleurs gagnent journellement de 5 fr. 50 à 6 francs, parce qu'ils sont dans de meilleures conditions hygiéniques et qu'il n'y a presque pas de rebut. Ils travaillent également plus de jours par mois, souffrant moins de la chaleur. Les grands garçons ont de 4 fr. 15 à 4 fr. 50, ainsi que les gaziers. Les autres ouvriers sont dans les mêmes proportions.

La différence de gain avec les ouvriers de Rességnier est peu sensible (environ 1 franc par jour) parce que à Carmaux ils sont exploités par le système des rebuts et malheur à celui qui réclame. De plus, à Albi, c'est la Liberté alliée au Devoir. A Carmaux c'est l'Esclavage et la Dignité de l'homme méconnue.

Le travail se trouve divisé en trois brigades : la première commence à trois heures du matin, la seconde à onze heures et la troisième à sept heures du soir,

Chaque fois qu'un ouvrier a besoin de s'absenter soit pour malaise ou autre il lui suffit d'entrer dans la loge du concierge et de porter son nom dans la colonne d'un livre qui sert à constater les rentrées et les sorties. Pour reprendre le travail il fait l'opération dans la colonne rentrée.

Sur les huit heures de travail un repos de trente minutes est pris par chaque brigade.

Dans une des séances tenue dernièrement par le Conseil d'administration, réuni à cet effet en entier, une organisation de services intérieurs a été établie.

Création de service de chef de poste responsable du personnel sous ses ordres.

Chaque ouvrier ayant fait une infraction pouvant entraîner une désorganisation du travail sera, une première fois, admonesté par le directeur ; à la seconde on lui donnera un poste inférieur à celui qu'il occupait lors du fait incriminé. Pour les cas graves, le personnel décidera.

Cette décision a été soumise à tous les ouvriers verriers réunis qui l'ont approuvée à l'unanimité.

Cette mesure toute morale et d'intérêt général a surtout pour but d'assurer le bon fonctionnement de la Verrerie, en même temps qu'il n'est pas excessif, puisqu'il n'y est pas question ni de mise à pied ni même de renvoi.

Le Conseil d'administration de la Verrerie ouvrière a surtout eu pour objectif d'assurer la marche normale de l'usine, tout en respectant le travail de l'ouvrier. Il espère qu'avant peu une partie du personnel touchera son salaire intégralement tandis que l'autre partie verra diminuer son sacrifice pécuniaire actuel dans de certaines proportions.

PRODUCTION DE L'USINE

Les chiffres qui suivent et qui démontrent d'une façon péremptoire le bon sens pratique du prolétariat organisé, sont pris sur les livres mêmes de la comptabilité d'Albi. Disons, à ce sujet que le Conseil de la Verrerie a déclaré aux délégués, dès leur première réunion, que tout ce qui pouvait les intéresser sur la marche de la Verrerie : livres, renseignements techniques, etc., étaient à leur disposition.

La fabrication des bouteilles commença le 1er janvier 1897, le capital aux trois quarts souscrit atteignait alors 400,000 francs employés à l'achat de l'assiette de l'usine, au paiement partiel des bâtiments construits et du matériel et à quelques approvisionnements de matières premières.

Ce capital était insuffisant pour couvrir les dépenses estimées à 600,000 francs ; constituer un fonds de roulement et parer à l'éventualité d'un stock.

Pour y remédier, le 10 février, un emprunt de 100,000 francs fut contracté. Quelques mois après furent émis les bons de prêts émis à 5 francs. Enfin, en septembre, un troisième emprunt de 90,000 francs procura

les dernier capitaux qui assurèrent la marche normale de l'usine.

On sait qu'une industrie qui débute est en butte à la concurrence. Pour la Verrerie, il y avait en plus de ce cas l'inexpérience du début, les trahisons des uns, les calomnies des autres, les procès successifs qu'elle a eu à soutenir, les campagnes de presse, rien n'y manqua. A un moment même, la situation était tellement tendue, qu'on ne parlait rien moins que de faillite dans les 24 heures.

Son déficit de 24,742 fr. 92 en 1897 se convertit en 8,974 fr. 71 de bénéfices en 1898.

Ses produits commencent à être réputés comme de beaucoup supérieurs au point de vue de la pureté du verre, de la beauté de la nuance.

La vente qui n'était, en 1897, que de 2,564,959 bouteilles, passe en 1898 à 3,629,888 bouteilles.

Pour la fabrication même progrès en 1897, de 3,428,195 bouteilles elle arrive en 1898 à 3,745,598, augmentant en un an de 317,403 bouteilles, c'est-à-dire plus de 9 0/0.

Les six premiers mois de 1899 sont aussi satisfaisants, car la production est pour cette période de 2,075,388 et la vente de 2,148,925.

On n'arrive plus à fournir aux commandes, c'est pourquoi le troisième four s'imposait.

LES FÊTES INAUGURALES

Tout le prolétariat français était représenté à cette inauguration. Du nord au midi, de l'est à l'ouest, tout le socialisme sans distinction d'écoles était là.

D'anciens adversaires se souviennent en contemplant l'œuvre commune qu'ils avaient contribué à l'édification de l'usine. A la chaleur des paroles éloquentes prononcées par les délégués de toutes les nations présentes, devant la vibration des sentiments de fraternité qui

présidait à cette imposante cérémonie, les ressentiments les plus vivaces se fondent.

C'était le cœur et le cerveau du prolétariat socialiste international qui parlait.

En effet, les socialistes belges, russes, italiens et allemands étaient représentés à cette manifestation ouvrière.

Nous ne saurions, sans faillir à notre devoir, faire remarquer l'accueil chaleureux et sympathique du Conseil municipal d'Albi dont le maire, le citoyen Andrieu, fut un de ceux qui apporta le plus de dévouement lors de la période si difficile de l'édification de la Verrerie.

Par une attention délicate, et dont tout le monde comprit la portée, la remise officielle de la Bourse du Travail eut lieu le jour même de l'inauguration.

Le cortège traversa ensuite la ville pour se rendre à l'usine où un banquet de 1,000 couverts était servi, la *Carmagnole* et l'*Internationale* furent jouées.

Ah ! ce n'était plus ces sombres journées où les gendarmes bottés, sanglés, revolver au poing couraient sus au plus petit groupement, et menaçaient de mort quiconque ne circulait point.

Ce n'était plus le même spectacle que celui de l'inauguration de l'usine où au moindre bruit de pétard lancé par un gamin, ces mêmes gendarmes, avec des airs furibonds, accouraient au grand galop de leurs chevaux, pour arrêter le soi-disant perturbateur qui troublait l'ordre.

Ce jour, le défilé se fit au milieu de la population albigeoise, calme et tranquille; les gendarmes étaient bien là, mais ce n'était que par simple mesure de police. Ils eussent aussi bien fait de rester encasernés, mais... passons.

Après le banquet, l'allumage du troisième four et des grilles. Le citoyen Jaurès était tout désigné pour l'allumage de ce four.

La première grille fut allumée par le citoyen Furnémont, député socialiste belge ; la deuxième par le citoyen Calmette, adjoint au maire de Bordeaux ; la troisième par le citoyen Guldenkirch, de la Société

coopérative de production des sacs en papier, rue de Gergovie, 43, représentant les Organisations parisiennes; la quatrième par le citoyen Andrieu, maire d'Albi, et la cinquième par le citoyen Ponard, délégué de Saint-Claude.

Le soir un meeting en plein vent, dans le vaste terrain qui entoure l'usine, consacra cette journée mémorable. Jaurès y fit entendre sa puissante et vibrante parole, dont l'écho renvoyait les accents.

On eut dit qu'invoquant les paysans encore sous le joug du cléricalisme abrutissant, l'écho qui répétait ses paroles était la voix lointaine du peuple des champs qui répondait.

C'était d'un effet saisissant et empoignant.

Il y avait des bourgeois, des travailleurs, des fonctionnaires, des soldats, toutes les classes de la société étaient mêlées; un profond silence régnait, et la voix du grand tribun socialiste, dominant la foule et les éléments, semblait être une évocation à la paix du monde, au régime de fraternité que le Socialisme seul peut apporter sur la terre.

Le soir, soirée offerte aux délégués par la municipalité ; autre conférence de Jaurès, mais un morceau de choix également fut surtout une surprise, et non des moins agréables, que nous fit le sympathique docteur Clauzel en récitant son *Poème à la Verrerie*, dont le lyrisme et les accents véritables firent vibrer la salle d'un grand frisson d'enthousiasme et dont les bravos, mérités d'ailleurs, récompensèrent l'auteur du labeur accompli.

Enfin, pour terminer, la réception officielle du Conseil municipal eut lieu le lundi matin, dans la grande salle des Etats Albigeois. L'élite du Socialisme international y était réunie. Des discours d'une haute portée philosophique furent prononcés. On souda des idées, on reprit contact en un mot; pour me servir d'une expression d'un camarade : « On prit un bain de socialisme, un bain vivifiant, régénérateur, réconfortant. »

Après un toast charmant du citoyen Andrieu, maire, très affirmatif dans ses convictions, prirent successivement la parole les citoyens Guillemin, Gouzy, Lejard, Camelle, Vieux, Rozier tous affirmant, au nom de leur organisation, leur foi ardente dans l'avenir du

socialisme; le citoyen Rutchewsky, socialiste russe, qui qualifia le bagne Rességuier de paradis russe, fit une pénible impression. Furnémont, le député belge, émut toute l'assistance par un discours dont le charme poétique, allié à la netteté des opinions, ainsi que la chaleur communicative de l'expression, fut d'un effet saisissant. Evoquant le passé, il trouva des comparaisons admirables entre l'ancienne civilisation et l'avenir. Ces paroles réconfortantes permettent d'envisager les plus belles espérances pour les générations futures.

Ponard, délégué de Saint-Claude, fit remarquer qu'il ne suffisait pas de venir affirmer ses sympathies aux verriers, qu'il fallait surtout se préoccuper des charges qu'ils avaient encore à supporter et les aider à liquider les charges financières qui pèsent sur la Verrerie.

Après un exposé de la situation par le camarade Hamelin. tous les délégués prirent l'engagement de continuer la propagande en faveur de la Verrerie.

Après cette fraternelle réception, les délégués ont successivement quitté cette charmante cité, non sans avoir remercié chaleureusement la municipalité, si dignement représentée par le citoyen Andrieu, député.

Le soir, de nouvelles réjouissances eurent lieu ; la place Lapérouse était illuminée et une nombreuse jeunesse dansait à l'occasion de l'inauguration de la Bourse du Travail et du 3e four.

Cet enthousiasme des jeunes gens pour ces faits, consacrant la puissance du socialisme, démontre péremptoirement quelles sont les aspirations des nouvelles générations.

La fête d'Albi aura porté ses fruits, les paroles d'amour, de fraternité qui ont été prononcées sont autant de semences qui, comme la graine du lierre emportée par le vent, s'en vont féconder dans de nouveaux cerveaux les idées d'émancipation, de justice et d'humanité.

SITUATION DE LA VERRERIE

Puisque d'un accord unanime, nous avons pris l'engagement de soutenir et d'aider la Verrerie à se débarrasser de ses dernières dettes, il est bon d'exposer en quelques mots la situation, afin que les militants sachent exactement la tâche qui leur incombe.

Le troisième four a coûté 90,000 francs. Sur cette somme 20,000 francs ont été payés. Il reste en caisse environ 10,000 francs. C'est donc un écart de 60,000 fr. que les administrateurs, confiants dans le Prolétariat, ont promis de payer dans un laps de temps assez rapproché.

Nous avons la conviction que les organisations ouvrières ne failliront pas à leur devoir ; qu'elles continueront à verser le sou mensuel partout où il a été institué et que celles qui ne l'ont pas encore voté suivront l'exemple de leurs devancières.

Si chacun fait son devoir, avant un an la Verrerie ouvrière, n'aura plus rien à craindre de la concurrence capitaliste et de la calomnie bourgeoise.

C'est convaincus d'avoir accompli le mandat que nous a confié la Bourse coopérative que nous crions :

Vive la Verrerie ouvrière !

Vive le Prolétariat !

La Commission :

GUILLEMIN, NECTOUX, CLOZARD, LASSE, BEGUIN.

LES VERRIERS D'ALBI (1)

Les sables vagabonds, la falaise sauvage,
Les vermisseaux, fâcheuse ordure du rivage,
Les algues qu'un enfant écrase sous ses pas,
Et les pâles limons où l'écume se presse,
Et je ne sais quel Dieu (2), propice à leur paresse,
Tous dirent : « Océan, tu ne passeras pas !

« Ton labeur nous suffit, ta clameur nous irrite ;
« Le plus obscur galet te marque une limite,
« Le moindre jonc perdu rit de ta majesté !
« Travailleur éternel, la grève parasite
« L'a voulu : tu seras l'Éternel Insulté ».

Et lui, géant naïf, souffrait de leur outrage ;
Il prenait pour vigueur leur démence et leur rage,
Pour débile ornement la fierté de ses flots,
Pour chimère l'effort de sa vague inféconde,
Pour un rêve perdu la royauté du monde ;
Et son rugissement s'étouffait en sanglots !

Oh ! malheur à l'oisif, quand le travail sanglote !
Un soir qu'il épanchait sa belle marée haute,
Par un dernier affront l'Océan fut lassé ;
Pour essayer sa force, il bondit vers la côte ;
Le môle que la foudre à peine eût terrassé,

La falaise, les vers, les sables, les joncs vagues,
Dans le frisson du goufre et le soufflet des vagues,
Tout disparut soudain, sans vestige laissé.
L'Espace reconnut son vengeur et son maître,
Et les champs de verdir, et les moissons de naître;
Car, avec l'Océan, la vie avait passé.

(1) Cette poésie a été récitée par l'auteur, au théâtre d'Albi, le jour de l'inauguration du Troisième Four de la Verrerie ouvrière.

(2) Les livres sacrés du catholicisme contiennent un très grand nombre de malédictions, prononcées contre l'Océan par la Divinité.

O Travail, Océan où se baigne l'Histoire,
Quels injustes affronts ont bravé ta victoire :
Le larron, sur tes bords, fait signe à l'exploiteur,
Le prêtre, à pleine fange, y traîne ses mensonges,
Le juge et la police y rêvent de tels songes
Que ton flot en pâlit, de toute sa hauteur!

Ouvrier, on compta les anneaux de tes chaînes.
On emplit jusqu'au bord, de vinaigre et de haines,
Les coupes qu'à ta soif l'égoïsme apprêta ;
C'est toi qu'on a proscrit, par les monts et les plaines,
C'est toi qu'on a cloué sur tous les Golgotha!

Qu'entre vous, à la fin, la lumière se fasse,
Ouvrier et Travail ; parlez-vous face à face,
Toi, la Toute-Puissance, et Toi, l'Immensité ;
Echauffez l'Univers de vos baisers sublimes ;
Les siècles disparus vous cèdent leurs abîmes,
L'avenir s'abandonne à votre royauté ;

Et déjà, pour répondre à l'angoisse des choses,
Pour que les grands effets naissent des grandes causes,
Pour consoler l'espoir, pour décupler l'ardeur,
Verrerie ouvrière, à nos apothéoses
Livre ta triple force et ta triple splendeur !

Honneur à la Cité que ta grâce décore
Fameuse, au jour passé, charmante au jour présent,

Comme la source au bond sonore,
Comme le jour apparaissant,
Dans la clarté de ton aurore,
Albi, tu chantais en naissant ;

Caunson, sirvente, pastourelle,
Chantez, chantez pour elle :
Comme autrefois, comme toujours :
Vieilles fiertés, jeunes amours !

Tu chantais, et déjà, rapace et meurtrière,
Là-bas le moine blanc (1) aiguisait sa prière ;
Là-haut le soldat noir (2) aiguisait ses couteaux.

(1) Le Castillan Domingo est célèbre, sous le nom de Saint Dominique, pour avoir déchaîné trois fléaux dans la région d'Albi : fanatisme des « Frères-Prêcheurs », superstition du « Rosaire », férocité de « l'Inquisition ».

(2) Simon et Amaury de Montfort, chefs de la croisade contre les Albigeois, furent les prototypes accomplis du grand personnage militaire de notre époque : mystiques et sanguinaires, insatiables de mômeries et de carnage.

Tous deux, le fer au poing, le Rosaire à la bouche,
Comme sur tes blés mûrs la tempête farouche,
Comme sur ton raisin le poids des lourds marteaux,

Tous deux se sont rués, menant chaînes et tombes,
Sur tes berceaux de fleurs, sur tes nids de colombes.
— Le parfum est éteint, l'oiseau s'est envolé ! —
Et devant les horreurs de leurs lâches morsures,
Devant l'éclat navrant de tes mille blessures,
Six fois jusqu'à ce jour, tout un siècle a tremblé.

Mais, comme tu mourais, au printemps de tes âges,
Ta blanche main saignante effleura leurs visages,
Et deux taches de mort parurent à leurs fronts.
Depuis, ils ont masqué les traces de ton geste;
Les masques et les fards sont tombés ; le sang reste;
Tes deux bourreaux, Albi, nous les retrouverons

Que dis-je ? Tu les tiens, blêmes, devant leurs juges,
Mendiant de faux noms, comme de faux refuges.
A Dulac Dominique, aux Merciers les Montforts
Ecoute... entends crouler leur temple et leur caserne
Et vois s'évanouir, dans leur double caverne,
L'accouplement du Prêtre et des Etats-Majors !

Car, avant les trois jours, ta prison fut brisée
Et ton sang de martyre, immortelle rosée,
Pénétra tes guérets d'un immortel frisson ;
Chaque goutte vermeille était une semence,
Et les temps sont venus, ta gloire recommence;
Rentre dans ton domaine et reprends ta chanson !

Ils étaient Douze, au temps de tes douleurs suprêmes,
Que broyait Castelnau (1) de plus durs anathèmes
Et qu'Amalric jetait aux chevalets grinçants.
Vois jaillir des héros de leur tombe fleurie;
Le sépulcre rayonne et, dans ta Verrerie,
Les Douze d'autrefois se retrouvent Trois Cents !

Phalange vengeresse, élite magnifique :
Aucouturier, Baudot, Charpentier, Boyannique,
Que d'autres : clairs cerveaux, cœurs de feu, bouches d'or !
Des cauchemars usés romps la fragile écorce ;
Sois jeune, vieille Albi ! sois le Droit, sois la Force ;
Ton Germinal sanglant, c'est notre Fructidor !

(1) Castelnau et Amalric, légats du Pape, se signalèrent, contre les Albigeois, par des excès de cruauté.

A nos jaloux pour faire rude guerre,
A nos vaillants pour faire belle part,
Quel est le vétéran qu'on aime et qu'on vénère :
Ah ! c'est un beau meneur, le compagnon Renard !

De la sérénité qui garde l'habitude ?
Aux horizons lointains qui porte notre foi,
Qui trempe ses traits sûrs dans la mansuétude ?
Je parlerai, Gidel (1); je dirai que c'est toi.

Qu'à remplir ses devoirs ta loyauté s'apprête :
Ecarter le complot, échauffer la froideur...
Pour chacun de nos jours, vers quelque autre conquête
Hamelin (2), sois le guide et sois l'ambassadeur.

Gervier, sois président ; Gervier, sois capitaine !
L'avenir avec toi peut signer des accords ;
Le passé n'a point cru ta victoire incertaine,
Quand, seul, avec la faim tu luttais corps à corps.

Et vous, livrés trop tôt aux communes rafales,
Dans les sillons d'Albi germes trop tôt semés,
Venez, défunts récents, nous montrer vos fronts pâles ;
Ceux-là ne sont pas morts qui sont encore aimés.

Viens nous dire, Renoux (3), paré de tes blessures,
Qu'une fête sans pleurs est un mur sans ciments,
Et que la Verrerie a des bâtisses sûres,
Puisqu'un sang de lutteur mouilla leurs fondements.

Si vous nous reveniez — songerie éphémère ! —
Jeunes frères Lagniaux (4), vous seriez nos élus.
Tous deux, gardés par tous, des bras de votre mère
Peut-être, doux amis, vous ne partiriez plus !

Nous ne t'oublions pas, autre amie, autre absente,
Car notre Verrerie est faite de ton deuil ;
Nous respirons ton souffle, ô cité gémissante :
Carmaux, l'accueil d'Albi ressemble à ton accueil.

---

(1) Ouvrier verrier, délégué à la direction du Dépôt de Paris.

(2) Administrateur de la Verrerie ouvrière qu'il a représentée ou inspirée, dans une multitude de circonstances importantes et délicates.

(3) Ouvrier verrier, victime d'un accident mortel, à l'époque des premières constructions de la Verrerie.

(4) Deux jeunes ouvriers verriers, enlevés par une mort prématurée à l'affection et à l'espérance de nos camarades.

J'entends encor ta voix tomber dans le silence :
« Aux meilleurs de mes fils, mon foyer est fermé ;
« L' « Infâme » dans ma plaie a retourné sa lance,
« Mes enfants sont proscrits et tout est consommé ! »

Le citoyen Clauzel

Non ! sur tes monts voisins, que de fois l'arbre immense
Aux Austers furieux confia la semence
Où dort, frêle embryon, le chêne redouté !
Quand il l'a dispersée et fixée en sa place,
L'Auster voit se dresser, pour lui barrer l'espace,
Le germe qu'en passant il avait emporté.

En vain, on t'empesta de ces choses sinistres :
Guet-apens d'argousins, trahisons de ministres.
Le travailleur riait de leur pacte brutal :

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

A nos jaloux pour faire rude guerre,
A nos vaillants pour faire belle part,
Quel est le vétéran qu'on aime et qu'on vénère :
Ah ! c'est un beau meneur, le compagnon Renard !

De la sérénité qui garde l'habitude ?
Aux horizons lointains qui porte notre foi,
Qui trempe ses traits sûrs dans la mansuétude ?
Je parlerai, Gidel (1) ; je dirai que c'est toi.

Qu'à remplir ses devoirs ta loyauté s'apprête :
Ecarter le complot, échauffer la froideur...
Pour chacun de nos jours, vers quelque autre conquête
Hamelin (2), sois le guide et sois l'ambassadeur.

Gervier, sois président ; Gervier, sois capitaine !
L'avenir avec toi peut signer des accords ;
Le passé n'a point cru ta victoire incertaine,
Quand, seul, avec la faim tu luttais corps à corps.

Et vous, livrés trop tôt aux communes rafales,
Dans les sillons d'Albi germes trop tôt semés,
Venez, défunts récents, nous montrer vos fronts pâles ;
Ceux-là ne sont pas morts qui sont encore aimés.

Viens nous dire, Renoux (3), paré de tes blessures,
Qu'une fête sans pleurs est un mur sans ciments,
Et que la Verrerie a des bâtisses sûres,
Puisqu'un sang de lutteur mouilla leurs fondements.

Si vous nous reveniez — songerie éphémère ! —
Jeunes frères Lagniaux (4), vous seriez nos élus.
Tous deux, gardés par tous, des bras de votre mère
Peut-être, doux amis, vous ne partiriez plus !

Nous ne t'oublions pas, autre amie, autre absente,
Car notre Verrerie est faite de ton deuil ;
Nous respirons ton souffle, ô cité gémissante :
Carmaux, l'accueil d'Albi ressemble à ton accueil.

---

(1) Ouvrier verrier, délégué à la direction du Dépôt de Paris.

(2) Administrateur de la Verrerie ouvrière qu'il a représentée ou inspirée, dans une multitude de circonstances importantes et délicates.

(3) Ouvrier verrier, victime d'un accident mortel, à l'époque des premières constructions de la Verrerie.

(4) Deux jeunes ouvriers verriers, enlevés par une mort prématurée à l'affection et à l'espérance de nos camarades.

J'entends encor ta voix tomber dans le silence :
« Aux meilleurs de mes fils, mon foyer est fermé ;
« L' « Infâme » dans ma plaie a retourné sa lance,
« Mes enfants sont proscrits et tout est consommé ! »

Le citoyen Clauzel

Non ! sur tes monts voisins, que de fois l'arbre immense
Aux Austers furieux confia la semence
Où dort, frêle embryon, le chêne redouté !
Quand il l'a dispersée et fixée en sa place,
L'Auster voit se dresser, pour lui barrer l'espace,
Le germe qu'en passant il avait emporté.

En vain, on t'empesta de ces choses sinistres :
Guet-apens d'argousins, trahisons de ministres.
Le travailleur riait de leur pacte brutal :

Son denier fécondant l'entreprise inféconde,
On vit au champ d'exil, pour la leçon du monde,
Le Droit du Peuple avoir son premier piédestal.

J'ai mal dit «Champ d'exil», je dis mieux « Maison neuve! »
Les deux Villes sont sœurs : même sang, même épreuve,
Mêmes élans d'espoir après les mêmes maux :
L'une, un peu plus austère aux portes de sa mine;
L'autre, à son nom mettant les candeurs (1) de l'hermine!
Nous avons deux Albi ; nous avons deux Carmaux.

N'est-ce pas, Andrieu (2), dont l'œuvre est un poème,
N'est-ce pas Alibert (3), fier d'un autre vous-même,
Calmette, Calvignac, héroïque mineur,
Joucaviel et Roché, n'est ce pas, que, sans crainte
De Carmaux et d'Albi vous acclamez l'étreinte,
Prenant tous ses témoins pour sa garde d'honneur ?

C'est pour voir se lever ce soleil d'espérance
Que trois cent vingt cités ont traversé la France :
Paris, en sa grandeur, Marseille en sa gaîté;
Vois : Belgique, Italie, Allemagne, Angleterre (4),
Tous les peuples, Albi, peuplent ton coin de terre;
La famille des forts s'appelle Humanité.

Quand l'Aurore revient, le lion se repose :
Cipriani, prends place en cette apothéose;
Comme un glaive au fourreau, fais dormir ton mandat.
Mais si Demain pour nous est encore un jour sombre,
Entraîne à tes assauts la justice et le nombre;
Chacun de tes amis veut être ton soldat.

Gérault (5), qui fis fleurir notre Eglantine Rouge,
Qui mets le Nord en feu lorsque le « Midi bouge, »
Armé de l'épée haute et du stylet moqueur,
Que de fois — je le sais — aux soirs de ton ouvrage,
L'espoir de ce spectacle anima ton courage
A l'effort de l'athlète, au geste du vainqueur!

---

(1) Alba : la Blanche.
(2) Maire et député républicain d'Albi.
(3) Ancien maire d'Albi, père de notre jeune et vaillant camarade, Emile Alibert, du barreau d'Albi.
(4) Nos amis Cipriani, Furnémont, Krietchsweski, Peterson, etc., exprimèrent avec éloquence, au cours des Fêtes de l'inauguration, la pensée et les sentiments du prolétariat international.
(5) Rédacteur en chef de la *Petite République*.

Le roi du désert fauve a sa clameur tragique,
La foudre, dans l'espace, entonne son cantique,
La mer à l'horizon roule son grondement;
Nous savons, ô verriers, qui dira vos paroles,
Qui mettra votre audace au front des « Carmagnoles » (1),
Et qui fera tonner votre rugissement.

Nous savons quel génie en vos tâches excelle :
Allumer la fournaise où le Droit étincelle,
Distiller le Sublime en vos creusets ouverts,
Dans vos chaudes vapeurs dissoudre l'Inutile,
Assouplir l'Idéal comme un cristal ductile;
Jaurès est le Premier Verrier de l'Univers!

Verrerie, il faut donc croire à ta destinée,
Puissance sans terreur, Majesté sans effroi;
Aux chefs-d'œuvre prochains donne une sœur ainée,
Les meilleurs d'entre nous ont répondu de toi;

Tes travailleurs au loin étendront tes prodiges,
Tes tribuns ouvriront ton drapeau rouge au vent;
Les poètes aussi, séduits par tes prestiges,
Diront, après Bouchor (2), ton miracle vivant.

Eh! oui, Verriers si fiers de votre œuvre parfaite,
Puisque la Poésie était de votre fête,
Elle vous devait mieux que mes vers sans honneur.
A vous, de sept éclairs la strophe entrecoupée,
L'hymne au vol triomphal, la divine épopée,
Le drame, où de pitié pleurerait la terreur.

Que n'avez-vous lutté, lorsqu'à la voix d'Homère,
Comme de beaux enfants à l'appel de leur mère,
Tant de mondes nouveaux montaient des temps obscurs!
Que n'avez-vous pétri le silex et l'argile,
Lorsque, sous l'œil des Dieux, la muse de Virgile
Emplissait de héros les empires futurs!

---

(1) Dans plusieurs des grandes assemblées socialistes de ces dernières années, le chant de la *Carmagnole*, exécuté de bonne grâce par Jaurès, a été un régal de la fête, particulièrement goûté.

(2) Avec J.-B. Clément, Maurice Bouchor a été au nombre des poètes de la Verrerie les plus dévoués et les plus applaudis.

Vers les cieux qu'un instant ton essor se suspende !
Comme lorsqu'elle ouvrit l'aile de la légende
Ou lorsqu'elle exalta les soldats de l'An Deux,
Que ta lyre, Hugo, chante cet édifice,
Ses artisans mûris au feu du sacrifice ;
Ils sont dignes de toi, tu serais digne d'eux !

Verrerie, ils sont morts trop tôt, nos doux ancêtres;
Oh ! je voudrais pour toi ressusciter ces maîtres ;
Leur verbe aurait étreint ta robuste beauté;
Vous auriez échangé de magiques caresses,
Toi, de ton jeune rire égayant leurs tendresses,
Eux, d'un rayon sacrant ton Immortalité.

A leur secours, au tien, combien je rendrais grâce,
O monument vainqueur,
Si quelqu'un pouvait croire, excusant mon audace,
Qu'un peu de leur grande âme est tombée dans mon cœur !

Dr CLAUZEL.

2204 — Imp. J. Allemane (Commandite d'ouvriers syndiqués)
51, rue Saint-Sauveur

32732

END OF
TITLE